

LA CHASSE AU CHASTRE
(1850)

ALEXANDRE DUMAS

La chasse au chastre
fantaisie en trois actes, en sept tableaux

Théâtre-Historique. – 3 août 1850.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-10-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La salle à manger de l'hôtel d'York, à Nice.

Scène première

Deux Anglais, déjeunant ; l'hôtelier.

PREMIER ANGLAIS

Monsieur le hôte !

DEUXIÈME ANGLAIS

Monsieur le hôte !

L'HÔTELIER

Me voilà, milord.

PREMIER ANGLAIS

Venez ; je voulu parlé à vous.

L'HÔTELIER

Milord, c'est trop d'honneur !

PREMIER ANGLAIS

Houi !

L'HÔTELIER

Que veut me dire milord ?

PREMIER ANGLAIS

Je voulu dire à vous que j'été mécontent...

L'HÔTELIER

Oh ! oh !

PREMIER ANGLAIS

Très-mécontent !

L'HÔTELIER

Et de quoi, milord ? serait-ce de l'appartement ?

PREMIER ANGLAIS

No ; il été confortable, le appartement.

L'HÔTELIER

Serait-ce de la table ?

PREMIER ANGLAIS

No ; il été bonne, le table.

L'HÔTELIER

Serait-ce du service de l'hôtel ?

PREMIER ANGLAIS

No ; le service, il être très-bien fait. Mais voilà mon ami quel être mécontent comme moi.

L'HÔTELIER

Mais enfin, de quoi, milord ?

PREMIER ANGLAIS

On nous avait promis de la miousique.

L'HÔTELIER

Ah ! oui, c'est vrai, une basse de Paris, M. Rabatoni.

PREMIER ANGLAIS

Djustement, M. Rabatoni.

L'HÔTELIER

Ah ! monsieur, ce n'est pas ma faute, je vous ai annoncé la nouvelle comme je l'ai reçue. M. Rabatoni devait venir donner trois soirées à Nice ; voilà même son instrument, qui était arrivé d'avance. Il n'est pas venu, je n'y puis rien.

PREMIER ANGLAIS

C'est que je quitterai Nice, s'il n'y a pas de miousique à Nice, moi.

L'HÔTELIER

Milord, ce sera un grand malheur pour Nice, et un plus grand malheur encore pour l'hôtel d'*York*.

PREMIER ANGLAIS

Et j'aurais donné, pour ma part, vingt-cinq livres sterling pour entendre de la miousique.

L'HÔTELIER

Mais, pour cette somme, milord eût voulu certainement de bonne musique ?

PREMIER ANGLAIS

Oh ! cela m'être égal.

L'HÔTELIER

Eh bien, mais alors, il me semble... (Se retournant.) Tiens, qu'est-ce que cet homme-là ?

(Pendant que l'hôtelier causait avec les Anglais, Louet, en veste de chasse, traînant son fusil, le bas de son pantalon en lambeaux, est entré et s'est laissé tomber sur une chaise.)

PREMIER ANGLAIS, sortant

Vous avez entendu moi, n'est-ce pas ?

L'HÔTELIER

Oui, milord

PREMIER ANGLAIS

Je quitté Nice dès demain, si je n'avais pas ce que je demandé, et, si je l'avé, je donné vingt-cinq livres sterling, et mon ami aussi.

DEUXIÈME ANGLAIS

Je donné vingt-cinq livres sterling aussi, moi.

L'HÔTELIER

Milord, on fera ce que l'on pourra.

(Les Anglais sortent.)

Scène II

L'hôtelier, Louet.

L'HÔTELIER

Monsieur paraît bien fatigué ?

LOUET

Pas fatigué, monsieur : rendu, c'est le mot.

L'HÔTELIER

Monsieur a faim peut-être ?

LOUET

C'est-à-dire que je meurs d'inanition.

L'HÔTELIER

Alors, monsieur désire ?...

LOUET

Une chambre pour un, et un dîner pour quatre.

L'HÔTELIER

Monsieur attend trois de ses amis ?

LOUET

Faites toujours, faites !

L'HÔTELIER, à la cantonade

Préparez la chambre n° 17, servez un dîner pour quatre. (Se retournant vers Louet.) Monsieur peut-il m'expliquer comment il arrive à cette heure ? Toutes les diligences sont passées, et, à moins que monsieur n'ait sa voiture...

LOUET

Ma voiture, monsieur ? (Montrant ses jambes.) La voilà, ma voiture.

L'HÔTELIER

Et d'où venez-vous ainsi et par cette chaleur ?

LOUET

De Marseille, monsieur, de Marseille !

L'HÔTELIER

Comment ! monsieur, vous venez de Marseille à pied, comme cela, en chassant ? Mais il y a soixante lieues, monsieur, de Marseille à Nice.

LOUET

Aussi, monsieur, c'est toute une aventure.

L'HÔTELIER

Qui doit être curieuse ?

LOUET

Oui, monsieur ; mais comme le récit serait un peu long, le récit pourrait vous paraître ennuyeux.

L'HÔTELIER

Comment donc, monsieur, ennuyeux ? le récit d'un homme qui a commandé un souper pour quatre ? Jamais !

LOUET

Monsieur, il faut vous dire que je suis chasseur.

L'HÔTELIER

Je le vois, monsieur.

LOUET

Chasseur et Marseillais. D'ailleurs, tout Marseillais est chasseur.

L'HÔTELIER

J'ai toujours entendu dire cela, oui, monsieur, et la chose m'a

d'autant plus étonné, que j'ai entendu dire, en même temps, qu'il n'y a pas de gibier sur le territoire...

LOUET

Effectivement, monsieur, le gibier n'est pas commun aux environs de Marseille ; je dirai même qu'il est rare ; mais nous avons le passage des pigeons.

L'HÔTELIER

Comment, le passage des pigeons ? Il passe donc des pigeons à Marseille ?

LOUET

Sans doute.

L'HÔTELIER

En êtes-vous bien sûr ?

LOUET

Mais par milliers, monsieur ! au point que l'air en est obscurci.

L'HÔTELIER

Je ne crois pas au passage des pigeons ; j'en ai beaucoup entendu parler, mais je ne l'ai jamais vu.

LOUET

Monsieur, voyez *les Pionniers* de M. Cooper, le passage des pigeons y est positivement constaté.

L'HÔTELIER

Oui, constaté en Amérique.

LOUET

Eh bien, monsieur, si les pigeons vont en Amérique, pourquoi ne passeraient-ils point par Marseille pour y aller ? Les bâtiments qui vont, d'Alexandrie et de Constantinople, en Amérique y passent bien.

L'HÔTELIER

C'est juste, monsieur, et je n'ai plus rien à dire.

LOUET

Je disais donc, monsieur, que nous avons la passée des pigeons. (À part.) Il se tait, il est convaincu. (Haut.) Vous comprenez bien qu'un chasseur ne laisse point s'écouler une époque

comme celle-là sans se mettre, tous les matins, à l'affût. Il y a trois jours, j'étais donc à mon poste, avant le jour, comme d'habitude. J'avais attaché au haut d'un pin mon pigeon privé, qui se débattait comme un diable, quand tout à coup il me semble voir, à la lueur des étoiles, un animal qui se pose sur mon arbre. À force de regarder, je reconnais que cet animal est un oiseau, et que cet oiseau est un chastre.

L'HÔTELIER

Qu'est-ce qu'un chastre ?

LOUET

Vous ne connaissez pas le chastre, monsieur ? C'est un oiseau qui n'a pas son pareil au monde : le fumet du pluvier et le goût de l'ortolan.

L'HÔTELIER

Peste !

LOUET

Je sors tout bonnement le canon de mon fusil de ma hutte, monsieur... J'étais caché dans une hutte... J'étais d'aplomb, et, quand je le tiens bien là, j'appuie sur la gâchette... Monsieur, j'avais eu l'imprudence de ne pas décharger mon fusil ; mon fusil, chargé de la veille, fait long feu.

L'HÔTELIER

Ah ! diable !

LOUET

N'importe ! je vis bien, à la manière dont l'oiseau s'était envolé, qu'il en tenait ; je le suivis jusqu'à sa remise, puis je reportai les yeux sur mon arbre... Monsieur, chose étonnante ! j'avais manqué le chastre, mais j'avais coupé la ficelle de mon pigeon.

L'HÔTELIER

De sorte que votre pigeon était parti ?

LOUET

Justement, monsieur ! Je compris que, ce jour-là, n'ayant plus de pigeon pour appeler les autres, je perdrais mon temps à mon poste ; je me décidai, en conséquence, à me mettre à la poursuite

de mon chastre. Malheureusement, je n'avais pas de chien ; il me fallut donc battre les buissons moi-même ; mon gremlin de chastre avait couru à pied, monsieur ; il partit derrière moi quand je le croyais devant : je me retournai au bruit de ses ailes, et lui envoyai mon coup de fusil au vol... un coup de fusil perdu, comme vous comprenez bien... Cependant, je vis voler des plumes.

L'HÔTELIER

Vous vîtes voler des plumes ?

LOUET

Oui, monsieur ; j'en retrouvai même une que je mis à ma boutonnière.

L'HÔTELIER

Si vous vîtes voler des plumes, c'est qu'il était touché.

LOUET

C'est mon opinion ; aussi, je m'élançai à sa poursuite. Mais l'animal était sur pied ; il partit à plus de cent pas. N'importe, je lui envoyai tout de même mon coup de fusil. Un grain de plomb, après tout, on ne sait pas où cela va !

L'HÔTELIER

Ni d'où ça vient, monsieur ; moi, j'en ai reçu un jour...

LOUET

Ah ! diable ! dans le visage ?

L'HÔTELIER

Non, monsieur, au contraire ; mais n'importe, cela cingle joliment.

LOUET

Heu !... En tout cas, l'animal dut avoir grand'peur ! car il fit un troisième vol de plus d'un quart de lieue.

L'HÔTELIER

Ouais !

LOUET

Mais c'est égal, du moment qu'il était posé, comme j'avais juré de le rejoindre, je me mis à sa poursuite. Ah ! le brigand ! il savait bien à qui il avait affaire ! il partait à des cinquante, à des soixante pas ; n'importe, monsieur, je tirais toujours ; j'étais

comme un tigre ! si je l'avais tenu, je l'aurais dévoré vivant. Ce n'était plus du sang que j'avais dans les veines, c'était du vitriol ; nous autres têtes de feu, l'irritation nous rend féroces. Mais le maudit chastre, monsieur, il était ensorcelé ; on eût dit l'oiseau du prince Camaralzaman. Je marchais toujours, je tirais de deux cents pas en deux cents pas. Je dévorais l'espace ; je laissai à ma droite Cassis et la Ciotat, je m'élançai dans la grande plaine qui s'étend de Lisle à Saint-Cyr. Il y avait quinze heures que je marchais sans m'arrêter, tantôt à droite, tantôt à gauche ; si c'eût été en droite ligne, j'eusse dépassé Toulon ; les jambes me rentraient dans le ventre. Quant au diable de chastre, il n'y paraissait pas... Enfin, je vis venir la nuit ; à peine me restait-il une demi-heure de jour pour rejoindre mon infernal oiseau ! Je fis vœu à Notre-Dame de la Garde de lui accrocher dans sa chapelle un chastre d'argent si j'arrivais à rejoindre le mien... Pécaïre ! sous prétexte que je n'étais pas marin, elle fit semblant de ne pas m'entendre. La nuit venait de plus en plus. J'envoyai à mon chastre un dernier coup de fusil de désespoir ; il aura entendu siffler le plomb, monsieur ; car, cette fois-là, il fit un tel vol, qu'il passa au-dessus du village de Saint-Cyr et se perdit au delà des maisons.

L'HÔTELIER

Ah ! par exemple, monsieur, voilà qui était décourageant.

LOUET

Aussi, étais-je découragé, oui, je l'avoue. Heureusement, j'avais un ami qui était aubergiste à l'enseigne de l'*Aigle noir*, à Saint-Cyr ; j'arrivai chez mon ami, je le priai de me faire préparer à souper, de me faire couvrir un lit, puis je lui racontai mon aventure. Il me fit expliquer où j'avais perdu de vue mon chastre. Je lui indiquai du mieux que je pus l'endroit, il réfléchit un instant ; puis : « Votre chastre ne peut être que dans les bruyères à droite du chemin, dit-il. — Justement ! m'écriai-je, c'est là que je l'ai perdu, et, s'il y avait de la lune, je vous y conduirais. — Eh bien, demain, au point du jour, me dit-il, si vous voulez, je prendrai mon chien, et nous irons le faire lever ! — Vous croyez que nous

le retrouverons ? — J'en suis sûr ! — Bon ! n'y allez pas sans moi ! — Oh ! par exemple !... » Le soir, pour qu'il ne m'arrivât pas le même accident que le matin, je débourrai mon fusil et je le lavai. Il était sale, monsieur, que vous ne pouvez vous en faire une idée ! Le fait est que j'avais bien tiré soixante coups de fusil dans la journée, et que, si le plomb poussait, il y en aurait une belle traînée de Marseille à Saint-Cyr. Puis, cette précaution prise, je soupai, je me couchai, je dormis les poings fermés, et, à cinq heures du matin, mon hôte m'éveilla !

L'HÔTELIER

Ah !

LOUET

Je mis ma carnassière sur mon dos, je descendis, je remontai mon fusil, je tirai ma poire à poudre pour recharger : ma poire à poudre était vide ! Heureusement, mon hôte avait des munitions ; il m'offrit de la poudre, j'acceptai ; je flambai mon fusil, je le rechargeai. J'aurais dû voir, au grain de cette maudite poudre, qu'il y avait quelque chose ; mais je n'y fis pas attention. Nous partîmes, mon hôte, moi et Soliman.

L'HÔTELIER

Soliman ?

LOUET

Oui, son chien s'appelait Soliman. Un crâne chien tout de même ! À peine étions-nous dans les bruyères, qu'il tombe en arrêt, ferme comme un pieu ! « Voilà votre chastre », me dit mon hôte. En effet, monsieur, devant son nez, mon chastre, monsieur ! mon chastre à trois pas de moi ! J'ajustai. « Mais que diable faites-vous ? me dit mon hôte. Vous allez le mettre en cannelle, ce pauvre animal, sans compter que vous pourriez bien envoyer du plomb à mon chien ! » C'était juste, je me reculai. Soliman avait les quatre pattes fichées en terre, monsieur ; on eût dit le chien de Céphale. Le chien de Céphale fut changé en caillou, comme monsieur sait.

L'HÔTELIER

Non, je ne savais pas.

LOUET

Eh bien, ce pauvre animal eut ce malheur.

L'HÔTELIER

Et Soliman ?

LOUET

Oui, revenons à Soliman. Soliman ne fut pas changé en cailloux, lui, non ; il tenait l'arrêt, monsieur, que c'était une merveille ; il y serait encore, je crois, en arrêt, si son maître ne lui eût crié : « Pille ! pille ! » À ce mot, il s'élança, le chastre s'envole ! Je l'encadre, monsieur, comme jamais chastre n'a été encadré ; je le tenais là au bout de mon fusil, hein ! Le coup part, poudre éventée ! « Ah ! mon voisin, me dit mon hôte, si vous ne lui faites pas plus de mal que cela, il pourra bien vous conduire à Rome ! — À Rome ? m'écriai-je. Eh bien, oui, à Rome, quand il devrait m'y conduire, je l'y suivrai, à Rome ! j'ai toujours eu envie d'aller à Rome, moi ; j'ai toujours eu envie d'aller voir le pape ; qui peut m'empêcher d'aller voir le pape ? est-ce vous ? » J'étais furieux, vous comprenez ; s'il m'avait répondu la moindre chose, je lui aurais envoyé mon second coup dans le ventre.

L'HÔTELIER

Bah !

LOUET

Oui ; mais il ne répondit rien, heureusement pour lui. Si fait, je me trompe, il me répondit.

L'HÔTELIER

Vous voyez bien.

LOUET

Il me répondit : « Ah ! mon cher, vous êtes libre d'aller où vous voudrez. Bon voyage ! Je vous laisse mon chien, voulez-vous ? » L'offre me réconcilia avec lui. « Comment, si je le veux, je le crois bien ! — Vous me le rendrez en repassant ? — Soyez tranquille. — Allez, Soliman, allez avec monsieur. » Tout le monde sait qu'un chien de chasse suit le premier venu ; aussi,

Soliman me suivit, nous partîmes. Cet animal était l'instinct en personne ; figurez-vous qu'il avait vu se remettre le chastre, il alla droit dessus ; mais j'eus beau lui regarder sous le nez, je ne vis rien. Cette fois, monsieur, quand j'aurais dû le pulvériser, je ne lui aurais pas fait grâce. Pas du tout, pendant que je cherche, courbé comme cela, voilà mon diable de chastre qui s'envole, je lui envoie mes deux coups : pan ! pan ! poudre éventée ! Soliman me regarde d'un air qui veut dire : « Qu'est-ce que cela ? » Le regard de ce chien m'humilia. Je lui répondis comme s'il eût pu m'entendre : « Ce n'est rien, ce n'est rien, tu vas voir ! » On eût dit qu'il me comprenait, ce chien. Il se remet en quête ; au bout de dix minutes, il s'arrête. Un bloc, monsieur, un bloc ! c'était toujours mon chastre ; j'allai devant le nez du chien, piétinant comme si j'étais sur de la tôle rouge... Dans les jambes, monsieur, il me partit littéralement dans les jambes ! Je ne me possédais pas assez, je tirai le premier coup trop près, et le second coup trop loin. Le premier coup fit balle et passa à côté du chastre, le second coup écarta trop et le chastre passa dedans. C'est alors qu'il m'arriva une de ces choses... oh ! une de ces choses que je ne devrais pas répéter, si je n'étais pas si véridique ; ce chien, monsieur, ce chien qui, du reste, était plein d'intelligence, ce chien me regarda un instant d'un air très-goguenard ; puis, s'en étant venu tout près de moi, tandis que je rechargeais mon arme, il leva la patte, monsieur, me fit de l'eau sur ma guêtre, et reprit le chemin par lequel il était venu. Vous comprenez que, si c'eût été un homme qui m'eût fait une pareille insulte, il aurait eu ma vie ou j'aurais eu la sienne ; mais que voulez-vous que l'on dise à un animal que Dieu n'a pas doué de raison ?

L'HÔTELIER

Le fait est que l'incongruité était sanglante.

LOUET

Sanglante, c'est le mot. Aussi, vous comprenez bien qu'elle ne fit qu'augmenter ma rage. De ce moment, le chemin de Mar-

seille fut oublié. Je marchai comme le Juif errant. Le chastre s'envolait de cinq cents pas en cinq cents pas. De vols en vols, de remises en remises, devinez où j'arrivai, monsieur ? J'arrivai sur les bords d'un fleuve sans eau.

L'HÔTELIER

C'était le Var !

LOUET

Justement, monsieur, c'était le Var. Je le traversai sans me douter que j'avais franchi les limites du royaume et que je foulais une terre étrangère ; mais n'importe, je l'eusse su, que j'aurais avancé tout de même. Je voyais mon chastre sautiller à deux cents pas devant moi, sur un sol où il n'y avait pas une touffe derrière laquelle il pût se cacher. Je m'approchai, le mettant en joue de dix pas en dix pas. Il était à trois portées de fusil, monsieur, quand tout à coup un épervier, un coquin d'épervier, qui tournait en rond au-dessus de ma tête, se laisse tomber comme une pierre, empoigne mon chastre et disparaît avec lui.

L'HÔTELIER

Oh ! par exemple, c'est avoir du guignon.

LOUET

Je restai anéanti, monsieur.

L'HÔTELIER

Il y avait de quoi.

LOUET

C'est alors seulement que je ressentis toutes mes douleurs. J'avais le corps couvert de plaies. Le tombai sur le bord de la route. Un paysan passa. « Mon ami, lui dis-je, y a-t-il une ville quelconque, une cabane, un village dans les environs ? — *Gnor, si*, me répondit-il, *è la citta di Nizza, un miglio avanti*. » Je compris que cela voulait dire qu'il y avait la ville de Nice un mille plus loin ; j'étais en Italie, monsieur. Il n'y avait pas deux partis à prendre ; je me relevai, je m'appuyai sur mon fusil comme sur un bâton. Je n'étais soutenu que par l'espérance, monsieur, et maintenant que l'espérance m'avait abandonné, je sentais toute

ma faiblesse. Enfin, j'entrai dans la ville, je demandai au premier passant venu l'adresse d'une bonne auberge ; car, comme vous comprenez bien, monsieur, j'avais besoin de me refaire. Il m'enseigna l'hôtel d'*York*, et me voilà, monsieur, me voilà.

L'HÔTELIER

Vous êtes le bienvenu, monsieur, et nous allons hâter votre souper et celui de vos amis ; quant à votre chambre, elle sera à votre disposition quand vous voudrez.

LOUET

Merci, ce ne sera pas de refus, le souper surtout.

L'HÔTELIER

Je le hâte, monsieur, je le hâte.

LOUET

Oui, hâtez-le.

Scène III

Louet, seul.

Ma foi, j'ai demandé à souper pour quatre, et j'ai bien fait. Voilà de fait douze heures que je n'ai mangé : depuis ce matin cinq heures ; il est cinq heures du soir, j'ai fait le tour du cadran, cela vaut bien qu'on fasse un petit extra. Quelle chance d'avoir reçu avant-hier mes appointements de quatrième basse du théâtre de Marseille, cinquante francs ! Dix pour le dîner, cinq pour la chambre et le service, restera trente-cinq francs pour mon retour. Trente-cinq francs. (Il fouille dans ses poches.) Ah çà ! mais où diable ai-je donc mis mon argent ? Ouais ! qu'est-ce que cela ? Les pièces de cent sous ont troué la toile de mon gousset, je les ai semées avec mon plomb sur la route de Saint-Cyr à Nice. Pas un denier, pas une obole, pas de quoi passer le Styx ! Ouf ! et moi qui ai commandé une chambre pour un et un souper pour quatre ! Garçon ! garçon ! garçon ! (Se rendant à la sonnette et très-vite.) Garçon ! garçon ! garçon !

Scène IV

Louet, le garçon.

LE GARÇON

Eh ! monsieur, est-ce que l'on vous égorge ?

LOUET

Avez-vous commandé mon souper ?

LE GARÇON

Oui, monsieur.

LOUET

Décommandez-le, alors, décommandez-le à l'instant même.

LE GARÇON

Mais... et les amis de monsieur ?

LOUET

Ils viennent de me crier par la fenêtre qu'ils n'ont pas faim.

LE GARÇON

Oh ! quand les amis de monsieur n'auraient pas faim, cela n'empêche pas monsieur de souper !

LOUET

Mais vous comprenez bien que, si mes amis n'ont pas faim, je n'ai pas faim non plus, moi...

LE GARÇON

Monsieur a donc déjeuné bien tard ?

LOUET

Très-tard.

LE GARÇON

Et monsieur n'a véritablement besoin de rien ?

LOUET

Non ! non ! non ! mais quand on vous dit que non, mille bombes !

LE GARÇON

Oh ! il faut que ce soit quelque milord, car il est bien insolent !

(Il sort.)

Scène V
Louet, seul.

Un milord, moi ?... Ô garçon peu physionomiste, va ! Eh bien, en voilà une position agréable ; mais pas un sou, littéralement pas un sou. J'ai bien mon fusil ; bah ! ils m'en offriront dix francs. J'ai bien ce solitaire ; mais c'est un sentiment, et j'aimerais mieux mourir de faim que de m'en défaire ; et c'est qu'avec cela j'ai une faim canine. Ah ! que vois-je ! (Apercevant la basse.) Une basse ! (Il se saisit de la basse.) Vous me direz : « Qu'a donc de commun une basse avec un homme qui n'a ni déjeuné ni soupé ? » D'abord, ils ont tous les deux l'estomac vide. Et puis cette basse, c'est une amie, car on peut dire sans fatuité que, lorsqu'on a tenu un instrument pendant vingt ans entre ses bras, ou plutôt entre ses jambes, on doit être lié avec lui ; et puis, j'ai toujours remarqué que rien ne me faisait venir des idées, à moi, comme le son de la basse. Et Dieu sait si j'ai besoin d'une idée !... Allons !

(Il joue *Une fièvre brûlante* ; à mesure qu'il joue, les portes s'ouvrent ; l'hôte et les garçons rentrent. La salle s'emplit peu à peu.)

Scène VI
Louet, l'hôtelier, garçons et servantes.

L'HÔTELIER

Bravo ! bravo !

TOUS

Ah ! bravo ! bravo !

L'HÔTELIER

Diable ! et nos Anglais qui demandent de la musique !... Monsieur, vous êtes un instrumentiste distingué.

LOUET

J'ai refusé la place de première basse à l'Opéra de Paris. (À part.) Ce n'est pas vrai ; mais je suis à l'étranger, et je ne veux pas abaisser la France.

L'HÔTELIER

Cependant, monsieur, c'était une belle place.

LOUET

Dix mille francs d'appointments, monsieur, et la nourriture. Tous les jours, à déjeuner, des côtelettes et du vin de Bordeaux ; tous les jours, à dîner, quatre plats et du champagne glacé.

L'HÔTELIER

Et vous avez refusé tout cela, monsieur ?

LOUET

C'est-à-dire que j'ai accepté, monsieur, et qu'aussitôt mon retour à Marseille, je partirai pour Paris.

L'HÔTELIER

Avant de partir de Nice, d'abord, monsieur, voudriez-vous nous consacrer une soirée ?

LOUET

Une soirée ? Hum ! croyez-vous qu'une ville comme Nice couvrirait nos frais ?...

L'HÔTELIER

Comment, monsieur ! mais, dans ce moment-ci, nous regorgeons d'Anglais poitrinaires et qui adorent la musique ; dans mon seul hôtel, il y en a quatorze.

LOUET

Il est vrai que votre hôtel est le meilleur hôtel de Nice, et que la table, à ce qu'on assure, est excellente.

L'HÔTELIER

J'espère que monsieur en jugera avant de partir.

LOUET

Dame, je ne sais encore !

L'HÔTELIER

Je n'ai pas de conseil à donner à monsieur, mais je suis sûr qu'une soirée qu'il nous consacrerait ne serait pas une soirée perdue.

LOUET

Et que croyez-vous que cette soirée puisse me rapporter ?

L'HÔTELIER

Si monsieur veut me laisser faire les avances et distribuer les lettres, je garantis cent écus. (À part.) Je ne risque rien, milord Ollibon souscrit seul pour vingt-cinq guinées !

LOUET, joyeux

Cent écus !

L'HÔTELIER, se trompant à l'expression

Ce n'est pas beaucoup, je le sais ; mais Nice, monsieur, ce n'est ni Paris ni Rome.

LOUET

C'est une charmante ville, et, en considération de la ville, si j'étais bien sûr, sans avoir à m'occuper de rien que de prendre cette basse et de charmer l'auditoire, d'arriver à cent écus de recette...

L'HÔTELIER

Je vous les garantis une seconde fois.

LOUET

Et nourri, nourri comme à l'Opéra de Paris.

L'HÔTELIER

Et nourri.

LOUET

Alors, monsieur, annoncez-moi, affichez-moi.

L'HÔTELIER

Pour quand ?

LOUET

Mais pour quand vous voudrez.

L'HÔTELIER

Pour ce soir.

LOUET

C'est bien prompt, il est sept heures.

L'HÔTELIER

Raison de plus, monsieur ; tout le monde est sur la promenade ou au salon de conversation ; un coup de tambour fera l'affaire.

LOUET

Allez donc, alors.

L'HÔTELIER

Votre nom ?

LOUET

M. Louet.

L'HÔTELIER

De passage à Nice.

LOUET

Non ! non ! non ! Venue de Marseille à Nice à la poursuite d'un chastre.

L'HÔTELIER

Ceci est-il bien utile à mettre sur l'affiche ?

LOUET

Mais c'est indispensable, monsieur, attendu que je suis en veste de chasse et en guêtres, le tout même assez détérioré ; et le respectable public niçois pourrait croire que je lui manque de respect, quand il n'en serait rien, monsieur, ma parole d'honneur, incapable !

L'HÔTELIER

Je ferai ce que vous voudrez. Et que jouerez-vous ?

LOUET

N'annoncez rien, faites apporter toutes les partitions du théâtre. Je les connais toutes, je jouerai huit morceaux de première importance, au choix de l'auditoire. Cela flattera l'orgueil des Anglais. Comme vous le savez, monsieur, ces insulaires sont pleins d'amour-propre.

L'HÔTELIER

Eh bien, c'est dit, c'est convenu. Je vous garantis cent écus et je vous nourris. À l'instant même, on va vous monter votre déjeuner.

LOUET

Songez, monsieur, que c'est d'après ce prospectus que je me ferai une idée de votre manière de tenir vos engagements.

L'HÔTELIER

Soyez tranquille ! (Aux garçons.) Un déjeuner de première classe à M. Louet.

(Il sort.)

Scène VII

Louet, un garçon, puis l'hôtelier, revenant.

LOUET, prenant la basse dans ses bras
et exécutant une sarabande

Tradéri déri déri déri déra, tradéri déri déri déri déra.

LE GARÇON, entrant, portant des plats

Tiens ! qu'est-ce que vous faites donc ?

LOUET

Ne faites pas attention, je reconduis ma danseuse... Ah ! filet sauté ! côtelette à la jardinière ! vin frappé ! c'est bien véritablement, comme l'a dit cet honnête hôtelier, un déjeuner de première classe.

(Il s'attable et mange.)

L'HÔTELIER, entrant

Eh bien, êtes-vous content, monsieur ?

LOUET

Enchanté !

L'HÔTELIER

C'est qu'il n'y a plus à s'en dédire à cette heure : on affiche, monsieur, et le tambour a l'ordre.

LOUET

Je ne m'en dédis pas, monsieur, et, avec l'aide de Dieu, je ne démentirai pas l'affiche, et je ferai honneur au tambour. Seulement, monsieur, maintenant, pourriez-vous me dire par quelle voie je puis m'en retourner demain à Marseille ?

L'HÔTELIER

Demain ! vous êtes donc bien pressé ?

LOUET

Monsieur, depuis vingt ans, je n'ai pas manqué à mon service un seul jour, et voilà deux soirées qu'on ne m'a pas vu au théâtre. On doit me croire mort.

L'HÔTELIER

Il y a justement dans le port, monsieur, une charmante cor-

vette qui fait voile pour Toulon. Le capitaine est de mes amis, un vrai loup de mer.

LOUET

Toulon ! tiens, je ne connais pas Toulon et serais bien aise de le connaître.

L'HÔTELIER

Eh bien, cela tombe à merveille. Voici le capitaine Garnier.

LOUET

Attendez donc ! c'est que je crains la mer.

L'HÔTELIER

Bah ! la mer est comme d'huile en ce moment... Capitaine !

Scène VIII

Les mêmes, le capitaine Garnier.

LE CAPITAINE

Hein ?

L'HÔTELIER

Voici un artiste !

LE CAPITAINE

Un artiste, ça ?

LOUET

Ça ! oui, monsieur ; M. Louet, monsieur, première basse au théâtre de Paris.

LE CAPITAINE

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait, à moi ?

LOUET, bas, à l'hôtelier

Dites-moi, il n'est pas d'humeur sociable, votre capitaine.

L'HÔTELIER

Capitaine, pardon !

LE CAPITAINE

Faites vite, je suis pressé ; je pars demain.

LOUET

Nous le savons bien, capitaine, et c'est justement pour cela...

LE CAPITAINE

Quoi ?

L'HÔTELIER

Que nous vous arrêtons. Voici monsieur qui donne un concert à Nice ce soir, et qui voudrait retourner à Toulon.

LE CAPITAINE

Par ma corvette ?

L'HÔTELIER

Oui, monsieur, par la belle corvette du capitaine Garnier, *la Vierge des Sept-Douleurs*.

LE CAPITAINE

Eh bien, faites porter à bord monsieur avant le jour.

L'HÔTELIER, sortant

Bien ! bien ! bien !

LOUET

Vous vous en allez ?

L'HÔTELIER

Je vais soigner votre second service.

(Il sort.)

LOUET, à part

Si je faisais une politesse à ce loup de mer... (Haut.) Monsieur !

LE CAPITAINE

Plaît-il ?

LOUET

Monsieur, j'ai d'excellent champagne frappé, et, s'il vous plaisait de boire un verre de vin avec moi, à notre heureuse traversée...

LE CAPITAINE

Je ne bois que de l'eau

LOUET

Eh bien, monsieur, un verre d'eau.

LE CAPITAINE

Soit. (Il se verse un verre d'eau et va le porter à ses lèvres ; on entend le tambour.) Qu'est-ce que cela ?

LOUET

Oh ! ne faites pas attention.

LE CAPITAINE

Comment, que je ne fasse pas attention ? On bat le rappel, et vous me dites de ne pas faire attention.

LOUET

C'est pour moi, monsieur. On m'annonce.

LE CAPITAINE

Ah ! diable ! je croyais que c'était pour les Anglais.

LOUET

C'est pour eux aussi.

LE CAPITAINE

Comment, c'est pour eux ?

LOUET

Oui... Les Anglais aiment beaucoup la musique, quoique, en général, ils ne soient pas musiciens.

LE CAPITAINE

Pas musiciens ? Tonnerre du diable, si vous les aviez entendus à Trafalgar, vous ne diriez pas cela.

LOUET

À Trafalgar ! Je n'ai pas pu les entendre, monsieur, je n'y étais pas... Il paraît que c'était un beau concert.

LE CAPITAINE

Très beau ! J'y étais, moi. À demain matin.

LOUET

Monsieur, reste un dernier article.

LE CAPITAINE

Lequel ?

LOUET

Celui du prix de la traversée.

LE CAPITAINE

Ne me dites-vous pas que vous jouez de cela ?

LOUET

De cela... Oui, monsieur.

LE CAPITAINE

Eh bien, vous m'en jouerez un air, et tout sera dit.

LOUET

Un air de... ?

LE CAPITAINE

Un air de cela, ou d'autre chose, peu m'importe, pourvu que ce soit un air.

(Il sort.)

Scène IX

Louet, puis l'hôtelier.

LOUET

Il n'est pas poli, mais il est désintéressé. Il paraît, au reste, qu'il est musicien, et que ce concert que les Anglais lui ont donné à Trafalgar lui est resté dans l'esprit. J'avais d'abord pris mauvaise opinion de lui quand il m'a dit qu'il ne buvait que de l'eau. Il paraît que je m'étais trompé, et que c'est un brave homme au fond.

L'HÔTELIER

Voici votre second service, mon cher hôte... Mais je vous avoue que je crois que vous n'aurez pas le temps.

LOUET

Le temps de quoi ?

L'HÔTELIER

De finir votre dîner.

LOUET

Comment cela ?

L'HÔTELIER

Il y a une telle impatience de vous entendre, que les salons sont pleins déjà... Tenez...

LOUET

Ah ! mais voilà qui est très-flatteur pour mon amour-propre.

L'HÔTELIER

Oui, mais pour votre appétit...

LOUET

Monsieur, faites porter, je vous prie, le second service dans ma chambre, je souperai.

L'HÔTELIER

Alors, je puis annoncer que vous êtes prêt ?

LOUET

Annoncez, monsieur, annoncez.

L'HÔTELIER, ouvrant les portes

Pour répondre à l'impatience de l'honorable public, voici M.

Louet qui interrompt son dîner.

TOUT L'AUDITOIRE

Bravo !

LOUET, sa basse à la main

Messieurs !...

L'AUDITOIRE

Bravo !

LOUET

Messieurs !...

L'AUDITOIRE

Bravo ! bravo !

LOUET, à part

Je crois décidément que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de commencer mon grand air...

ACTE DEUXIÈME
DEUXIÈME TABLEAU

L'intérieur de la corvette.

Scène première

Louet, seul, couché dans un hamac,
la tête appuyée entre les deux mains.

Ah ! je m'en doutais bien, que cela me ferait cet effet-là... Je l'avais dit à ce brave homme d'hôtelier... « Comme d'huile, comme d'huile !... » Oui ! Ce qu'il y a de plus humiliant dans tout ceci, c'est le peu d'attention que ces gens de mer font à vos souffrances... Il y a même plus, c'est qu'au lieu de les plaindre, ils en rient... Mais, au fait, six heures de traversée sont bientôt faites ; un peu de courage... Brrrou !... Oh ! que se passe-t-il donc là-haut ?... Quelque chose d'extraordinaire, ce me semble. (Le tambour bat le branlebas.) Le signal du déjeuner probablement... Je serai un triste convive, et si le capitaine n'a que moi pour lui tenir tête...

Scène II

Louet, le capitaine Garnier, plusieurs marins, un mousse.

LA VOIX DU CAPITAINE

Allons, allons, sur le pont les sabres, les haches, les piques !

VOIX, dans le dessous

Voilà, voilà, voilà !

LOUET

Des sabres, des piques, des haches !... Pour quoi donc faire ces instruments guerriers ?... (Un marin passe portant une brassée de sabres.) Mon ami, qu'annonce ce tambour, s'il vous plaît ?

LE MARIN

Il annonce les Anglais, mon brave homme...

LOUET

Les Anglais !... les Anglais ! ! mais ce sont de très-bons

enfants ; ce sont eux, hier, qui m'ont fait les trois quarts de ma recette.

LE MARIN

Eh bien, ils pourront bien vous la reprendre tout entière aujourd'hui.

LOUET

Me reprendre mes cent écus !... que signifie cela ?... (Un marin passe avec une brassée de piques.) Oh ! oh ! des piques maintenant !... (Un marin passe avec une brassée de haches.) Des haches !... Décidément, il y a quelque chose là-haut qui n'est pas naturel. (Il essaye de marcher.) Diable de roulis, va !... Certainement, je n'ai pas le pied marin.

LA VOIX DU CAPITAINE

Antoine, apporte-moi ma pipe.

UNE VOIX

Oui, capitaine...

(Un mousse passe avec une énorme pipe à la main.)

LOUET, l'arrêtant

Pardon, mon petit ami, mais que se passe-t-il donc là-haut ?

LE MOUSSE

Là-haut ?

LOUET

Est-ce que l'on déjeune ?

LE MOUSSE

Ah ! oui, drôlement !... il va y en avoir quelques-uns qui auront une indigestion de plomb et d'acier de ce déjeuner-là... Mais lâchez-moi, le capitaine attend sa pipe.

LOUET

Oh ! dans tous les cas, il est évident, n'est-ce pas, mon petit ami, que, si le capitaine attend sa pipe, c'est que le danger n'est pas grand.

LE MOUSSE

Au contraire !... quand il la demande, c'est que ça chauffe... ça chauffe !...

LOUET

Mais enfin, qu'est-ce qui chauffe ?

LE MOUSSE

La grande marmite donc !... celle où il y a du bouillon pour tout le monde. Montez sur le pont, et vous verrez.

(Il monte à l'écoutille.)

LOUET

Au fait, je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire que de voir... Diable de roulis, va !... C'est étonnant, ça m'a guéri, du reste... je n'éprouve plus rien... il n'y a que ce diable de roulis... Ah ! je tiens l'échelle...

(Au fur et à mesure qu'il monte, le bâtiment s'enfonce et découvre le pont. Chacun est à son poste : les canonniers à leurs pièces, le capitaine à son banc, les gabiers dans les hunes. Louet passe sa tête par l'écoutille.)

TROISIÈME TABLEAU

Le pont de la corvette.

Scène première

Louet, le capitaine Garnier, tout l'équipage.

LE CAPITAINE

C'est bien !... chacun à son poste, et faites-leur voir de quel pays nous sommes... en attendant qu'on leur montre de quel bois nous nous chauffons : le pavillon tricolore à la corne, et assurez-le-moi par un bon coup de canon.

LOUET

Comment, par un coup de canon ?

(Le pavillon monte, un coup de canon retentit.)

LE CAPITAINE

C'est bien !... quand ce ne serait que pour leur montrer que nous avons de la poudre et des boulets.

LOUET

Bonjour, capitaine... Hum ! il paraît qu'il y a quelque chose de nouveau à bord.

LE CAPITAINE

Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Louet ! J'ai entendu dire que vous aviez eu un très-beau succès hier...

LOUET

Mais oui, capitaine, je n'ai pas à me plaindre.

LE CAPITAINE

Et comment vous portez-vous, ce matin ?

LOUET

J'ai été malade... oui, le roulis... Mais cela va mieux... beaucoup mieux.

LE CAPITAINE

Je vous en fais mon compliment... Monsieur Louet, avez-vous jamais vu un combat naval ?

LOUET

Jamais, capitaine.

LE CAPITAINE

Avez-vous envie d'en voir un ?

LOUET

Mais, capitaine, j'avoue... j'avoue que j'aimerais mieux voir autre chose.

LE CAPITAINE

J'en suis fâché ; car, si vous aviez envie d'en voir un... mais un beau... vous auriez été servi à la minute.

LOUET

Comment ! monsieur, nous allons avoir un combat naval ? Ah ! vous plaisantez, capitaine... Farceur de capitaine !

LE CAPITAINE

Ah ! je plaisante ? Montez encore deux échelons et regardez... Y êtes-vous ?

LOUET

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE

Eh bien, que voyez-vous ?

LOUET

Je vois trois fort beaux bâtiments.

LE CAPITAINE

Comptez bien.

LOUET

J'en vois quatre.

LE CAPITAINE

Cherchez encore.

LOUET

Cinq... six... Ah ! ah !

LE CAPITAINE

Vous connaissez-vous en pavillons ?

LOUET

Assez mal.

LE CAPITAINE

N'importe, regardez celui que porte le plus grand, là, à sa corne... où est notre pavillon tricolore à nous... qu'y a-t-il sur ce pavillon ?

LOUET

Je me connais très-peu en figures héraldiques ; cependant je crois distinguer une harpe.

LE CAPITAINE

Eh bien, c'est la harpe d'Irlande... D'ici à cinq minutes, ils vont nous jouer un air.

LOUET

Capitaine !

LE CAPITAINE

Quoi ?

LOUET

Capitaine ! mais il me semble qu'ils sont encore loin de nous et qu'en déployant toute cette toile qui ne fait rien là, le long de vos vergues et de vos mâts, vous pourriez vous sauver... Moi, je sais qu'à votre place, je me sauverais... Pardon !... C'est mon opinion comme quatrième basse au théâtre de Marseille, et je serais heureux de vous la faire partager... Si j'étais marin, peut-être en aurais-je une autre.

LE CAPITAINE

Si, au lieu d'être une basse, c'était un homme qui m'eût dit ce que vous venez de me dire, monsieur, cela se passerait mal.

LOUET

Capitaine !

LE CAPITAINE

Apprenez que le capitaine Garnier ne se sauve pas... Il se bat jusqu'à ce que son vaisseau soit criblé, puis il attend l'abordage ; puis, quand son pont est couvert d'Anglais, il descend vers la sainte-barbe avec sa pipe, il s'approche d'un tonneau de poudre... et il envoie les Anglais voir si le Père éternel est là-haut.

LOUET

Mais les Français ?

LE CAPITAINE

Les Français aussi.

LOUET

Alors, il n'y a donc que les passagers... ?

LE CAPITAINE

Les passagers tout de même.

LOUET

Allons, capitaine, pas de mauvaise plaisanterie.

LE CAPITAINE

Je ne plaisante jamais, monsieur, quand le branlebas est battu.

LOUET

Capitaine, capitaine, au nom du droit des gens, descendez-moi à terre... J'aime mieux m'en aller à pied... Je suis bien venu, je m'en irai bien...

LE CAPITAINE, posant sa pipe

Voulez-vous que je vous donne un conseil, monsieur Louet ?

LOUET

Donnez, monsieur, donnez : un conseil est toujours le bien-venu, donné par un homme raisonnable.

LE CAPITAINE

Eh bien, monsieur Louet, c'est d'aller vous coucher ; vous en venez, n'est-ce pas ? retournez-y.

LOUET

Une dernière demande, capitaine.

LE CAPITAINE

Faites, monsieur.

LOUET

Avons-nous quelque chance de salut ? C'est un homme marié, ayant femme et enfant, qui vous fait cette question... (À part.) Je lui dis cela pour l'intéresser : le fait est que je suis garçon.

LE CAPITAINE

Écoutez, monsieur Louet ; je comprends tout ce que la position a de désagréable pour un homme qui n'est pas du métier.

LOUET

Ah !

LE CAPITAINE

Oui, monsieur, il y a une chance.

LOUET

Laquelle, capitaine ? Et si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

LE CAPITAINE

Voyez-vous ce nuage noir au sud-sud-ouest ?

LOUET

Je le vois comme je vous vois, monsieur.

LE CAPITAINE

Il ne nous promet encore qu'un grain.

LOUET

Un grain de quoi, capitaine ?

LE CAPITAINE

Qu'un grain de vent.

LOUET

Eh bien ?

LE CAPITAINE

Eh bien, monsieur, priez Dieu qu'il se change en tempête.

LOUET

Comment ! en tempête, capitaine ? Mais on fait naufrage par les tempêtes !

LE CAPITAINE

Eh bien, c'est encore ce qui nous arriver de plus heureux ! (Il reprend sa pipe et s'aperçoit qu'elle est éteinte.) Antoine ! Antoine ! mais où es-tu donc, sardine de malheur ?

LE MOUSSE

Me voilà, capitaine.

LE CAPITAINE

Va me rallumer ma pipe ; car, ou je me trompe fort, ou le bal va commencer.

(En ce moment, un petit nuage blanc apparaît au flanc du vaisseau le plus rapproché ; puis on entend un bruit sourd. Le haut de la muraille de la corvette se démolit, et un canonnier, monté sur l'affût de sa pièce, tombe sur l'épaule de Louet.)

LOUET

Allons donc, mon ami ; ce n'est pas drôle du tout, ce que vous faites là ! (Repoussant le canonnier.) Allons donc ! (L'artilleur tombe à terre.) Ouais ! qu'est-ce donc ? Il est mort !

LE CAPITAINE

Eh bien, ne vous avais-je pas dit que le bal allait commencer ! (Aux marins.) Allons ! en place pour la contredanse !

LOUET

Attendez ! attendez ! je n'en suis pas, moi ! je n'en suis pas !
(Il se sauve et redescend par l'écotille.)

Scène II

Le capitaine Garnier, l'équipage.

Commencement du combat.

LE CAPITAINE

En plein bois, mes enfants ! en plein bois ! Coupez-les par le milieu du corps, ces gredins d'Anglais ! (Bordée de canon.) Ah ! ils en tiennent ! bravo ! bravo !

DES VOIX

Capitaine, un bâtiment à l'arrière !

LE CAPITAINE

Mettez deux pièces de chasse en batterie, et feu ! morbleu !

feu ! (Tonnerre.) Ah ! ah ! voilà le bon Dieu qui s'en mêle. Que dites-vous de l'ouverture, monsieur Louet ?

LOUET, dans la cale

Je dis, monsieur, qu'on dirait celle de la fin du monde.

LE CAPITAINE

Ah ! ah ! le feu se ralentit, enfants !... Que voyez-vous là-haut ?

UNE VOIX

Les Anglais changent de manœuvre.

LE CAPITAINE

Que fait le vaisseau amiral ?

LA VOIX

Il vire de bord.

LE CAPITAINE

Et ses voiles ?

UNE VOIX

On dirait qu'il prend des ris... Ah ! il cargue sa misaine et ses grands huniers !

LE CAPITAINE

Bon ! il flaire la tempête ! L'exemple est bon à suivre, enfants ! Carguez la misaine et amenez les huniers ! Là ! attendons maintenant ; je crois que le bon Dieu a un mot à nous dire !

(La toile du fond se déroule en panorama. On voit s'éloigner les bâtiments anglais. Le ciel s'assombrit peu à peu. Tempête, éclairs. Le tonnerre tombe. Un des bâtiments anglais prend feu, frappé de la foudre, et saute. La mer se gonfle. Le panorama continue à se dérouler. On voit passer l'île d'Elbe, Porto-Ferraio ; enfin, on entre dans le port de Piombino.)

Scène III

Les mêmes, Louet.

LOUET, sortant la tête de l'écouille

Capitaine ! capitaine !

LE CAPITAINE

Ah ! c'est vous, monsieur Louet !

LOUET

Je crois que cela se calme.

LE CAPITAINE

Mais c'est tout calmé.

LOUET

De sorte que nous voilà... ?

LE CAPITAINE

En lieu sûr, cher monsieur Louet.

LOUET

Mais les Anglais ?

LE CAPITAINE

Les Anglais ? Grâce à la tempête que j'avais prévue, ils ont eu tant à faire pour eux, qu'ils n'ont pas eu le loisir de s'occuper de nous... Si bien que nous leur avons passé entre les jambes, littéralement, monsieur Louet.

LOUET

Oh ! oh ! comme au colosse de Rhodes... Vous savez, monsieur, que les vaisseaux, disent les historiens, avaient la bassesse de passer entre les jambes de ce monument... De sorte que voilà probablement l'île Sainte-Marguerite ?

LE CAPITAINE

Ça ?

LOUET

Mais oui, ça.

LE CAPITAINE

C'est l'île d'Elbe.

LOUET

Comment, l'île d'Elbe ?... Mais, capitaine, ou mes connaissances géographiques me trompent, ou l'île d'Elbe n'est pas si proche de Toulon.

LE CAPITAINE

Où diable prenez-vous Toulon ?

LOUET

Cette ville, n'est-ce point Toulon ? Le port où nous sommes, n'est-ce point le port de Toulon ? Enfin, capitaine, ne m'avez-

vous pas dit que nous partions pour Toulon ?

LE CAPITAINE

Mon cher monsieur Louet, vous savez le proverbe : « L'homme propose... »

LOUET

« Et Dieu dispose... » Oui, monsieur, c'est un proverbe très-philosophique.

LE CAPITAINE

Et surtout très-véridique. Dieu a disposé, monsieur Louet.

LOUET

De qui ?

LE CAPITAINE

De vous, donc.

LOUET

Et où sommes-nous, alors, monsieur... ?

LE CAPITAINE

Nous sommes à Piombino.

LOUET

À Piombino, monsieur !... qu'est-ce que vous dites là ! Mais si cela continue, je retournerai à Marseille par les îles Sandwich, où fut tué le capitaine Cook.

LE CAPITAINE

Le fait est que nous n'en prenons pas le chemin, de Marseille.

LOUET

Mais voilà que je suis fort loin de ma patrie, moi !

LE CAPITAINE

Et moi, donc, qui suis de Brest !

LOUET

Mais comment donc y retourner ?

LE CAPITAINE

À Brest ?

LOUET

Non, à Marseille.

LE CAPITAINE

Il y a la voie de mer par mon bâtiment, monsieur Louet.

LOUET

Merci, je sors d'en prendre.

LE CAPITAINE

La voie de terre par le voiturin.

LOUET

Je préfère la voie de terre, monsieur, de beaucoup même.

LE CAPITAINE

Eh bien, mon cher monsieur Louet, je vais vous remettre sur le port.

LOUET

Vous m'obligerez, capitaine... Mon bagage !

LE CAPITAINE

Le bagage de M. Louet !

LOUET

Oh ! il n'est pas bien considérable ; mon fusil et ma carna-sière.

LE CAPITAINE

Monsieur Louet !

LOUET

Capitaine ?

LE CAPITAINE

Vous savez, cher monsieur Louet, qu'entre compatriotes, on ne fait pas de façons.

LOUET

Oui, monsieur, je sais cela.

LE CAPITAINE

Eh bien, vous m'entendez.

LOUET

Oui, monsieur, je vous entends, mais je ne vous comprends pas... Cela veut dire, s'il vous plaît ?

LE CAPITAINE

Cela veut dire... cela veut dire, mille tonnerres ! que si vous n'avez pas d'argent, ma bourse est à votre disposition, quoi !... voilà le mot lâché !

LOUET

Monsieur, cette manière de m'offrir vos services me fait venir les larmes aux yeux... Merci, je suis riche...

LE CAPITAINE

Dame, c'est qu'un artiste...

LOUET

J'ai cent écus dans ce mouchoir, capitaine.

LE CAPITAINE

Ah bien, si vous avez cent écus, avec cela, on va au bout du monde.

LOUET

Je désire ne pas aller si loin, et, si je puis, capitaine, je m'arrêterai à Marseille.

LE CAPITAINE

Eh bien, alors, mon cher, bon voyage, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

LOUET

Oh ! soyez tranquille, capitaine, je vivrais cent ans, que cent ans je me souviendrais de vous.

LE CAPITAINE

L'embarcation est-elle prête ?

UNE VOIX

Oui.

LE CAPITAINE

Adieu, monsieur Louet !

LOUET

Adieu, capitaine !

LE CAPITAINE

À propos, descendez au *Hussard français*, à l'*Ussaro française*, c'est la meilleure auberge.

LOUET

Merci, capitaine.

TOUS LES MATELOTS

Au revoir, monsieur Louet, au revoir !

LOUET

Adieu, messieurs, adieu !

(On agite les chapeaux, et on se fait toute sorte de tendresses.)

QUATRIÈME TABLEAU

La cour de l'auberge du *Hussard français*.

– Le vetturino ; les chevaux attelés. Nuit.

– Deux ou trois voyageurs attendent dans la cour.

Scène première

Louet, le vetturino, voyageurs.

LOUET, entrant

Ouf ! voilà probablement notre véhicule ; je dis véhicule, parce que, ne connaissant pas le nom national de cette voiture, je craindrais de me tromper en l'appelant autrement... (À un voyageur.) Monsieur, comment appelle-t-on, s'il vous plaît, ce genre de diligence ?

LE VOYAGEUR

Cosa ?

LOUET

J'ai l'honneur de vous demander, monsieur, comment s'appelle ce genre de diligence.

LE VOYAGEUR

Non capisco.

LOUET

Ah ! elle se nomme *capisco* ? Merci, monsieur ; et où allons-nous ?

LE VOYAGEUR

Non capisco.

LOUET

Capisco, encore ! ce voyageur n'entend évidemment pas ce que je lui dis. (Allant à un autre.) Monsieur, s'il vous plaît, sans indiscrétion, où allons-nous ?

LE VOYAGEUR

Non capisco.

LOUET

Il paraît que le mot *capisco* est le fond de la langue italienne. (Au vetturino.) Mon ami, je ne demande pas mieux que de monter dans votre voiture ; mais, auparavant, je voudrais savoir où nous allons.

LE VETTURINO

Noi andiamo a Firenze.

LOUET

Ah ! diable ! *Noi andiamo a Firenze...* Qui diable peut m'expliquer ce que cela veut dire ?

Scène II

Les mêmes, Ernest, officier de hussards.

ERNEST

Cela veut dire, mon cher monsieur, que nous allons à Florence.

LOUET

Ah ! merci, monsieur ! Monsieur est Français ?

ERNEST

Oui, monsieur.

LOUET

Monsieur est militaire, peut-être ? (Ernest lève les épaules et tourne le dos.) Pardon, monsieur, mais j'ai cru que la demande n'était pas indiscrete, vous voyant revêtu de votre uniforme.

ERNEST

Eh bien, oui, je suis militaire ; après, que voulez-vous ?

LOUET

Monsieur, je voulais savoir si Florence me rapproche de Marseille.

ERNEST

Certainement !

LOUET

Ah ! tant mieux, monsieur, tant mieux ! Alors, je me décide à aller à Florence. Conducteur ! conducteur !

ERNEST

Vetturino !

LE VETTURINO

Signor.

ERNEST

Ti parla il signore.

LE VETTURINO

Che cosa vuole ?

ERNEST

Il demande ce que vous désirez.

LOUET

Je désire savoir le prix de la place.

LE VETTURINO

Venti lire !

LOUET

Monsieur ?

ERNEST

Il demande vingt livres.

LOUET

Est-ce la somme exigible ?

ERNEST

C'est celle que je paye, du moins.

LOUET

Ah ! il paraît que ce n'est point comme au théâtre de Marseille, où MM. les militaires ne payent que moitié prix.

ERNEST

Monsieur...

LOUET

Je ne dis pas cela pour vous offenser, monsieur, bien au contraire. – Tenez, mon ami, voici vos arrhes.

LE VETTURINO

Si paghe d'avance.

LOUET, à Ernest

Monsieur, voudriez-vous m'expliquer le langage de cet homme ?

ERNEST

Il dit qu'on paye d'avance.

LOUET

Est-ce défiance des étrangers ?

ERNEST

Non ; c'est de crainte des accidents qui peuvent arriver en route.

LOUET

Des accidents, monsieur ! et quels accidents, je vous prie ?...

ERNEST, impatienté

Ah !... monsieur !...

LOUET

Mille pardons ! (Au vetturino.) Mon ami, voici vos vingt livres.

LE VETTURINO

Obligato ! Andiamo, signori ! andiamo !

LOUET

Je suis de nouveau forcé de recourir à votre obligeance, monsieur, pour vous demander ce que notre cocher entend par ces paroles.

ERNEST

Il nous invite à prendre nos places.

LOUET

Comment donc !... Voyons, je n'oublie rien... Mon fusil et ma carnassière, ma carnassière et mon fusil, c'est tout.

ERNEST, à qui le vetturino a parlé tout bas

Monsieur, cet homme, qui est plein de délicatesse, vous prévient qu'au lieu de suivre la route ordinaire, il prend celle de la montagne ; cela vous est-il égal, de passer par la montagne ?

LOUET

Tout à fait égal, monsieur, je n'ai rien contre la montagne... Oh ! si c'était la mer, ce serait autre chose.

ERNEST

Alors, cela va bien ; pendant tout le temps du voyage, vous lui tournerez le dos, à la mer.

LOUET

Cela me suffit, monsieur, et je monte, à moins que vous ne préféreriez...

ERNEST

Allons donc, pas de façons, montez, montez.

(Louet s'apprête à monter ; le vetturino s'approche de lui.)

LE VETTURINO

Scuza, Eccellenza, ma le fousil il n'est pas carriqué, n'est-ce pas ?

LOUET

Comment ! le fusil n'est pas *carriqué* ? Qu'entendez-vous, mon ami, par le verbe *carriqué* ?

ERNEST, montant

Il demande si votre fusil n'est point chargé.

LES VOYAGEURS

Andiamo ! andiamo !

LE VETTURINO

Le *fousil* il n'est pas *carriqué*.

LOUET

Eh ! si, mon ami, il est *carriqué*. En vérité, cet homme est d'une indiscretion...

LE VETTURINO

Alors, *il besogne le décarriquer*.

LOUET, à Ernest

Monsieur, par grâce ! ayez la bonté de me dire ce que désire cet homme.

ERNEST

Il désire que vous déchargiez votre fusil, de peur d'accident.

LOUET

Ah ! c'est trop juste.

ERNEST

Mais non, au contraire, n'en faites rien, laissez-le comme il est ; si nous étions arrêtés par des voleurs, avec mes pistolets et votre fusil, nous pourrions nous défendre.

LOUET

Par des voleurs, monsieur ! Est-ce qu'il y aurait des voleurs sur cette route, par hasard ?

ERNEST

Eh ! monsieur, en Italie, il y en a partout.

LOUET

Conducteur ! conducteur !

LE VETTURINO

Voilà moi !

LOUET

C'est très-bien, voilà vous ; mais, dites-moi, mon ami, vous ne m'avez pas dit qu'il y avait des voleurs sur la route.

LES VOYAGEURS

Avanti ! avanti !

ERNEST, tirant Louet à lui

Allons donc, montez ; vous voyez bien que les voyageurs s'impatientent. Nous ne serons pas à Sienne avant minuit, morbleu !

LOUET

Attendez que je décharge mon arme.

ERNEST

Mais non, au contraire, montez donc.

LOUET

Pardon, monsieur, pardon, mais je suis de l'avis du conducteur. Si nous rencontrons des voleurs, par hasard, je ne voudrais pas que ces braves gens pussent soupçonner que mon intention est de leur faire le moindre mal.

ERNEST

Ah ! vous avez peur, à ce qu'il paraît ?

LOUET

Je ne le dissimule pas, monsieur ; moi, je ne suis pas militaire, je suis quatrième basse au théâtre de Marseille, M. Louet, pour vous servir.

(Il salue.)

ERNEST

Ah ! vous êtes quatrième basse au théâtre de Marseille ! Alors, vous avez dû connaître une charmante danseuse qui y était il y a deux ou trois ans.

LOUET

J'ai connu beaucoup de charmantes danseuses, monsieur ; car ma place à l'orchestre est une excellente place pour faire connaissance avec elles. Comment se nommait-elle, sans indiscretion, monsieur ?

ERNEST

Mademoiselle Zéphirine.

LOUET

Oui, monsieur, je l'ai connue ; elle a quitté notre ville pour l'Italie ; c'était une personne fort légère.

ERNEST

Hum !

LOUET

Ceci s'applique au physique seulement, monsieur, et, pour une danseuse, c'est une louange, ou, sur ma foi, je ne m'y connais pas.

ERNEST

À la bonne heure.

LES VOYAGEURS

Andiamo ! andiamo !

ERNEST

Allons ! allons !

LOUET

Monsieur, je m'éloigne pour décharger mon arme, de peur d'effrayer les chevaux par l'explosion.

LE VETTURINO

Donnez le *fousil*, je le *prendero* avec *me*.

LOUET

Tiens ! je n'y avais point songé. Voici mon fusil, mon brave homme. Ayez-en bien soin, car c'est une excellente arme.

ERNEST

Ah çà ! mais, mille tonnerres, monterez-vous ?

LOUET

Me voilà, monsieur, me voilà. (Il va s'asseoir au fond, Ernest le fait tourner, et il s'assied sur le devant.) Ah ! cela vous fait mal d'aller à reculons ?

ERNEST

Oui.

LOUET

Et à moi aussi ! Vous dites donc, monsieur, que mademoiselle Zéphirine... ?

ERNEST

Vous vous trompez, monsieur, je ne dis rien.

LOUET

Pardon ! (À lui-même.) Il paraît qu'il n'est plus en train de causer.

LES VOYAGEURS

Avanti ! avanti !

LE VETTURINO

Si parte ! Youp !...

(La voiture roule. La toile de fond se développe en panorama.)

LOUET

Enfin, nous voilà en route.

ERNEST

Morbleu ! ce n'est pas votre faute.

LOUET, à part

Ah ! il revient à la conversation. (Haut.) Monsieur, je ne suis point fâché de quitter cette auberge ; on y était fort mal. Comment avez-vous dormi, monsieur ?

ERNEST

Fort bien.

LOUET, à part

Vous n'êtes pas difficile. J'ai été dévoré, monsieur, littéralement dévoré par les insectes ; et cependant, j'oserai dire que j'étais encore mieux là que dans le bâtiment du capitaine Garnier.

Connaissez-vous le capitaine Garnier, monsieur ?

ERNEST

Non !

LOUET

C'est fâcheux. Un bien excellent homme, un peu brutal, mais le cœur sur la main. Imaginez-vous, monsieur, qu'il y avait là six bâtiments anglais, et, à l'horizon, un grain. Vous savez ce que les marins appellent un grain, hein ? vous le savez, n'est-ce pas?... Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander si vous savez ce que c'est qu'un grain ?

ERNEST

Eh ! oui, monsieur, je le sais.

LOUET

Oui ; mais vous ne savez pas ce que c'est qu'un grain compliqué d'une tempête ; vous n'avez jamais assisté à un combat naval et à un orage en même temps. N'est-ce pas, monsieur, n'est-ce pas que vous n'avez jamais assisté à un orage et à un combat naval ?... Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander... (Ernest ronfle.) Tiens, il dort ! Il me semble avoir lu dans la civilité qu'il n'était pas poli de dormir quand les gens parlaient ; mais un hussard ! Ma foi, si j'en faisais autant, si je m'endormais aussi, moi ? On n'est pas trop mal, dans cette voiture, et je crois que je pourrais achever ma nuit d'une façon agréable. (Il s'accommode avec son mouchoir.) Ah !... (On entend un coup de sifflet dans le lointain.) Plaît-il ? Il me semble avoir entendu... Monsieur ! monsieur !

ERNEST

Ah çà ! nom d'un sabre, me laisserez-vous dormir ?

LOUET

Monsieur, je désirerais avoir l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Bonsoir, monsieur !

ERNEST

Bonsoir !

(Le vetturino chante un couplet.)

LOUET

Cet homme a la voix agréable, mais il manque de mélodie.

(Le vetturino chante un second couplet ; après le second couplet, on entend un second coup de sifflet. Pendant le troisième couplet, la voiture s'arrête. Des voleurs, d'accord avec le vetturino, l'entourent. Les voleurs, au milieu des ronflements des voyageurs, ouvrent bruyamment les portières en criant : *Faccia in terra !*)

LOUET

Hein ? quoi ? qu'y a-t-il ? Est-ce que nous sommes arrivés au relais, conducteur ? (Apercevant le canon de son propre fusil sur sa poitrine.) Hein ! qu'est-ce que c'est que cela ?

ERNEST

Ah ! brigands ! ah ! bandits !

(Il décharge ses deux coups de pistolet.)

LOUET, tiré hors de la voiture

Messieurs, qu'est-ce que vous faites ? (Il reçoit un coup derrière la nuque.) Ah ! le coup du lapin.

(Il tombe sur ses genoux.)

ERNEST, se défendant

Me rendre, moi, me rendre ?... Un officier français se rendre ? Jamais !

LOUET

Rendez-vous, monsieur, si ces messieurs désirent que vous vous rendiez. Vous voyez bien que je me suis rendu, moi. (Au bandit qui le tient.) Mais, mon ami, je vous demande pardon, vous me fouillez de la façon la plus indiscreète ; mais, mon ami, vous me prenez mon argent ! mais, mon ami, vous me prenez mon solitaire ! Je tenais cependant beaucoup à cette bague, monsieur ; c'était un sentiment... Ah ! mais mon fusil, mon fusil aussi ?

LE LIEUTENANT DE LA BANDE

Silence !

LOUET

Monsieur, je ne souffle plus le mot ; je voulais seulement prévenir le nouveau propriétaire de mon fusil que le coup gauche écarte, et que le coup droit relève.

LE LIEUTENANT

On vous dit silence. Y a-t-il, parmi ces messieurs, un musicien ?

LOUET

Comment, un musicien ? pour quoi faire ?

LE LIEUTENANT

Eh bien, ne m'a-t-on pas entendu ? Je demande si, parmi ces messieurs, il y a quelqu'un qui joue d'un instrument quelconque ?

ERNEST

Eh ! pardieu ! il y a monsieur qui joue de la basse, M. Louet.

LOUET

Oh ! je voudrais être à cent pieds sous terre.

LE LIEUTENANT

Lequel est M. Louet ? est-ce celui-ci ?

(Le lieutenant a mis Louet sur les genoux.)

LOUET

Que voulez-vous de moi, messieurs ? au nom du ciel, que voulez-vous de moi ?

LE LIEUTENANT

Rien que de très-flatteur, mon cher monsieur ; il y a huit jours que nous cherchons de tous côtés un artiste sans en pouvoir trouver, ce qui mettait le capitaine d'une humeur atroce. Maintenant, il va être enchanté.

LOUET

Comment ! c'est pour me conduire au capitaine que vous me demandez si je joue de quelque instrument ?

LE LIEUTENANT

Sans doute !

LOUET

Vous allez me séparer de mes compagnons ?

LE LIEUTENANT

Que diable voulez-vous que nous en fassions, de vos compagnons ? Ils ne sont pas musiciens, eux.

LOUET

Messieurs, à mon secours, à mon aide ! vous ne me laisserez pas enlever ainsi !

LE LIEUTENANT

Ces messieurs vont avoir la bonté de rester le nez en terre comme ils sont, sans bouger, pendant un quart d'heure ; dans un quart d'heure, ils pourront se remettre en route. Quant au jeune officier, liez-le à un arbre ; dans un quart d'heure, le conducteur le déliera. Entends-tu, conducteur ? si tu le délies avant un quart d'heure, tu auras affaire à moi. Maintenant, mon cher monsieur, votre instrument ?

LOUET

Comment, mon instrument ?

LE LIEUTENANT

Oui, votre instrument, où est-il ?

LOUET

Mais, monsieur, je n'ai pas d'instrument.

LE LIEUTENANT

Vous n'avez pas votre basse avec vous ?

LOUET

Mais non, je ne l'ai pas, je l'ai laissée à Marseille. Vous voyez bien, monsieur, que je n'ai point ma basse.

LE LIEUTENANT

C'est bien, on se procurera une basse dans les environs. Maintenant, en route ! et les plus grands égards pour le musicien. S'il résiste, ne le poussez que par où vous savez.

LOUET

Par où ils savent !... mais, moi aussi, je suis curieux de savoir ! (Il résiste ; le lieutenant lui donne un coup de pied dans le derrière.) Je le sais...

ACTE TROISIÈME
CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une hôtellerie, dans une gorge des Apennins. À travers les ouvertures du fond, on aperçoit les montagnes. Tables dressées. Bandits buvant et mangeant.

Scène première
Le capitaine, Zéphirine, les bandits.

LE CAPITAINE, chantant

Je suis de Sonnine,
Où, quand le jour luit,
Le bandit
Prend sa carabine,
Sa femme, et lui dit :

« Vois-tu ces montagnes
Aux âpres sommets ?
Si tu m'accompagnes,
Là, je te promets
Ta part dans la prise
D'un riche signor,
Qui doit par surprise
Perdre son trésor.
Tu pourras en faire
Des colliers de verre,
Des aiguilles d'or. »

Je suis de Sonnine,
Où, quand le jour luit,
Le bandit
Prend sa carabine.
Sa femme le suit.
(Reprise du cœur.)

LE CAPITAINE

Là ! et maintenant que nous avons mangé, que nous avons bu,

que nous avons chanté, tu vas danser, n'est-ce pas, ma petite Rina ?

ZÉPHIRINE

Je ne danserai que quand j'aurai de la musique.

LE CAPITAINE

Mais puisque j'ai donné l'ordre qu'on te trouve un musicien.

ZÉPHIRINE

Est-il trouvé ?

LE CAPITAINE

Pas encore.

ZÉPHIRINE

Alors, je ne danse pas.

LE CAPITAINE

Mais puisque je t'en prie.

ZÉPHIRINE

Qu'est-ce que cela me fait ?

LE CAPITAINE

Rina !

ZÉPHIRINE

Tarare !

LE CAPITAINE

Rina !

ZÉPHIRINE

Chanson !

LE CAPITAINE

Ouais ! Qu'est-ce que ce bruit ?

(Chacun se lève et court vers la porte.)

Scène II

Les mêmes, le lieutenant, Louet.

LE LIEUTENANT

Voilà le musicien demandé.

TOUS

Bravo ! bravo ! bravo !

LE LIEUTENANT

Seulement, je meurs de faim.

LE CAPITAINE

Alors, mettez-vous à table, toi et tes hommes.

LE LIEUTENANT

Ce n'est pas de refus, capitaine.

(Ils se mettent à table.)

LOUET

Capitaine, j'ai bien l'honneur...

LE CAPITAINE

De quel pays es-tu ?

LOUET

Je suis Français, Excellence.

ZÉPHIRINE

Ah ! j'en suis bien aise.

LE CAPITAINE

Tu es musicien ?

LOUET

Je suis quatrième basse au théâtre de Marseille.

ZÉPHIRINE

Tiens ! au théâtre de Marseille !

LE CAPITAINE

J'espère, ma petite Rina, que, maintenant, tu ne me feras plus de difficultés pour danser.

ZÉPHIRINE

Je n'en ai jamais fait ; mais vous comprenez bien que je ne pouvais pas danser sans musique.

LE CAPITAINE

Faites apporter l'instrument de monsieur.

LE LIEUTENANT

Il n'en avait pas.

LE CAPITAINE

Comment ! il n'en avait pas ? tu dis qu'il n'avait pas de basse ? Ah çà ! que vient-on me chanter là ? Comment ! doubles brutes...

LOUET

Capitaine, il ne faut pas gronder ces messieurs. Ce n'est pas de leur faute. Ces messieurs ont cherché partout, jusque dans mon gilet de flanelle, et si j'avais eu ma basse, ils l'eussent certainement trouvée ; mais je n'avais pas ma basse.

LE CAPITAINE

Et comment n'avais-tu pas ta basse ?

LOUET

Je prie Votre Excellence d'être convaincue que, si j'eusse connu sa prédilection pour cet instrument, j'en eusse plutôt pris deux qu'une.

LE CAPITAINE

C'est bien... Que l'on parte à l'instant même pour Sienne, pour Volterra, pour Grosseto, pour où l'on voudra, et que, dans deux heures, j'aie une basse.

LE LIEUTENANT

Inutile, capitaine ; j'ai envoyé partout, et j'espère qu'avant une heure, vous aurez ce que vous désirez.

LE CAPITAINE

Et quand la basse sera venue, tu danseras, ma petite Rina ?

ZÉPHIRINE

Si je suis bien disposée et si vous êtes bien aimable.

LE CAPITAINE

Méchante ! Tu sais bien que tu fais de moi tout ce que tu veux. Mais enfin, j'espère que je ne t'aurai pas fait faire inutilement un théâtre.

ZÉPHIRINE

Ah ! oui, un beau théâtre ! quatre planches sur deux tonneaux.

LOUET

C'est le théâtre primitif ; Thespis, le fondateur de la tragédie, n'en avait pas d'autre.

ZÉPHIRINE

Mon ami, vous n'avez même pas demandé à ce brave homme s'il avait faim.

LOUET

Mademoiselle, croyez que je suis touché de cette attention.

LE CAPITAINE

Au fait, as-tu faim ?

LOUET

Ma foi, capitaine, puisque vous avez la bonté de me faire cette question, je vous avouerai que je n'ai fait qu'un assez mauvais dîner à Scarlino ; de sorte que je mangerais bien un morceau sur le pouce.

LE LIEUTENANT

Alors, venez vous mettre ici.

LE CAPITAINE

Allons, fais, puisqu'on te le dit.

LOUET

Capitaine !

ZÉPHIRINE

Allons, mettez-vous donc à table ! irez-vous faire des façons avec Tonino, un ami, et avec moi, une compatriote ?

LOUET

Ah ! M. le capitaine s'appelle Tonino ? Un joli nom, bien musical.

ZÉPHIRINE

Il s'appelle Antonio ; mais moi, je l'appelle Tonino ; un petit nom d'amitié. Et je l'appelle ainsi parce que je l'aime, voilà.

LE CAPITAINE

Enchanteresse, va !

UN BANDIT, entrant avec une basse

Capitaine, une basse.

LE CAPITAINE

Une basse ! bravo !

DEUXIÈME BANDIT, entrant

Capitaine, une basse.

LE CAPITAINE

Bon !

UN TROISIÈME BANDIT

Capitaine, une basse.

LE CAPITAINE

Eh bien, que dis-tu de la façon dont on me sert ?

LOUET

Je dis, capitaine, que, si cela continue, il y aura dans les environs une hausse de basses.

LE CAPITAINE

C'est bien ; quand tu auras soupé, tu choisiras la meilleure, et l'on fera du feu avec les autres. Maintenant, tu sais ce que tu m'as promis, ma petite Rina.

ZÉPHIRINE

Je n'ai rien promis.

LE LIEUTENANT, passant le solitaire au capitaine

Capitaine !

LE CAPITAINE, passant le solitaire au doigt de Zéphirine

Ah ! si je t'en prie bien...

ZÉPHIRINE

Vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

LOUET

Ah ça ! mais que fait donc M. le capitaine ?... il me semble qu'il passe mon solitaire au doigt de cette baladine. Ah ça ! mais...

LE CAPITAINE

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LOUET

Rien, capitaine, rien.

LE CAPITAINE, à Zéphirine

Allons, va te préparer, et ne sois pas longtemps.

ZÉPHIRINE

Mettez votre montre sur la table.

LE CAPITAINE

La voilà.

ZÉPHIRINE

Je demande cinq minutes ; est-ce trop ?

LOUET

Ah ! non, certainement non !

LE CAPITAINE

Va pour cinq minutes., mais pas une de plus.

ZÉPHIRINE, sortant

C'est bien, on n'a que sa parole.

Scène III

Les mêmes, hors Zéphirine.

LE CAPITAINE

Et maintenant, j'espère bien que nous allons nous distinguer, monsieur le musico ?

LOUET

Je ferai de mon mieux, capitaine.

LE CAPITAINE

À la bonne heure ! et si je suis content de toi, je te ferai rendre tes cent écus.

LOUET

Pardon, capitaine : et mon solitaire ?

LE CAPITAINE

Quant à ton solitaire, il faut en faire ton deuil. D'ailleurs, tu l'as vu, c'est Rina qui l'a, et tu es trop galant pour le lui reprendre.

LOUET

Certainement, capitaine, je suis trop galant. Cependant, si elle n'y tenait pas beaucoup, à mon solitaire, comme c'est un sentiment...

LE CAPITAINE

Chut ! (Aux bandits.) Ah çà ! vous autres, je vais vous donner un plaisir de cardinaux, j'espère que vous serez contents.

TOUS

Vive le capitaine !

Scène IV

Les mêmes, Zéphirine, en costume de danseuse.

ZÉPHIRINE

Vive le capitaine !

LE CAPITAINE

À ton poste, l'orchestre !

LOUET

Sur quel air voulez-vous danser, mademoiselle ?

ZÉPHIRINE

Connaissez-vous le pas de châle du ballet de *Clary* ?

LOUET

Certainement ! c'est mon air favori.

ZÉPHIRINE

Eh bien, allez, je vous attends.

(Il commence la ritournelle,
les bandits font cercle, Zéphirine danse.)

LOUET, tout en jouant de la basse

C'est étonnant ! voilà une paire de jambes que je connais ; j'ai vu ces jambes-là quelque part. Ce ne sont point des pas qu'elles dansent, ce sont des signes qu'elles font. Je suis sûr que si ces jambes-là pouvaient parler, elles me diraient : « Bonjour, monsieur Louet ! »

(Danse.)

TOUS

Bravo ! bravo ! bravo !

ZÉPHIRINE

Maintenant, mille remerciements, cher monsieur Louet. Vous valez à vous seul tout un orchestre.

LOUET

Mademoiselle !... (Zéphirine lui donne la main, et, en lui donnant la main, lui met un billet dedans.) Un billet ! elle me remet un billet en cachette du capitaine. Cette baladine serait-elle amoureuse de moi ?

ZÉPHIRINE

Maintenant, mon cher monsieur Louet, il me semble qu'après

le chemin que vous avez fait, qu'après les émotions que vous avez eues, qu'après le service que vous venez de nous rendre, vous avez besoin de quelque repos.

LOUET

Je ne dois pas vous cacher, mademoiselle, que vous allez au-devant de mes désirs, et que, si vous pouviez me procurer une chambre et un lit...

LE CAPITAINE

C'est assez difficile, mon cher monsieur, attendu que les chambres sont toutes prises ; mais vous avez cette salle et le canapé, dont vous pouvez disposer entièrement.

LOUET

Monsieur, je m'en contenterai : à la guerre comme à la guerre !

LE CAPITAINE

Enchanté que vous soyez si accommodant, monsieur.

ZÉPHIRINE

Bonne nuit !

LE CAPITAINE

Allons, rentre, ma petite Rina ; moi, je vais placer mes sentinelles. Enfants, nous partons au point du jour pour Caprarola, en passant par Sorano.

ZÉPHIRINE

Ne soyez pas longtemps !

LE CAPITAINE

Oh ! sois tranquille !

ZÉPHIRINE, bas, à Louet

Lisez mon billet.

(Le capitaine sort par le fond, Zéphirine par le côté.)

Scène V

Louet, seul.

Maintenant que me voilà seul, voyons ce petit billet que m'a remis la danseuse. Si c'est quelque tentation contre ma vertu, il sera toujours temps de jouer le rôle de Joseph. Ah ! que ne suis-je

encore à l'orchestre de Marseille, pour accompagner cette charmante romance :

À peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais...

Mais je ne suis pas à l'orchestre de Marseille, je suis égaré, perdu sur une terre étrangère, dans un affreux village dont je ne sais pas même le nom, et, au milieu de mes amis les bassons et de mes amies les clarinettes, j'ai autour de moi un tas de bandits... Lisons ce billet. « Mon cher monsieur Louet !... » Qui diable a pu lui dire mon nom ? Enfin !... « Mon cher monsieur Louet, vous comprenez que la compagnie où je me trouve ne me plaît pas plus qu'à vous ; mais, pour la quitter sans accident, il faut de la prudence plus encore que de la résolution. J'espère que, le moment venu, vous ne manquerez ni de l'une ni de l'autre. D'ailleurs, je vous donnerai l'exemple. En attendant, faites semblant de ne pas me connaître ! » Mais je ne la connais pas non plus. Il n'y a que ses jambes ! ses diables de jambes ! Continuons ! « J'aurais voulu pouvoir vous rendre votre solitaire, que je vous ai vu regarder plusieurs fois avec mélancolie ; mais comme j'en ai besoin pour notre délivrance, je le garde. Adieu, cher monsieur Louet ; nous nous retrouverons un jour tous les deux, je l'espère, vous à l'orchestre, et moi sur le théâtre de Marseille. ZÉPHIRINE. » Ah ! Zéphirine ! Zéphirine ! c'est, ma foi, vrai ! C'est la petite Zéphirine, qui, pendant trois ans, a eu un tel succès, qu'elle a été réengagée trois fois de suite au théâtre de Marseille. Je me disais bien que je reconnaissais ces jambes-là. Ah ! il y a un *post-scriptum* ! « *Post-Scriptum* : Avalez mon billet ! » Comment ! que j'avale son billet ? C'est prudent, j'en conviens, mais ce n'est pas agréable. (Il mâche le billet.) Maintenant que j'ai soupé, couchons-nous. Ah !...

Scène VI
Louet, Zéphirine.

ZÉPHIRINE

Monsieur Louet !

LOUET

Hein ?

ZÉPHIRINE

M. Louet !

LOUET

Ah ! c'est vous ? Je l'ai avalé. Ç'a été dur, mais enfin, c'est fait.

ZÉPHIRINE

Bon ! veillez à ce que l'on ne nous surprenne pas.

LOUET

Comment, à ce que l'on ne nous surprenne pas ?

ZÉPHIRINE

Faites ce que je vous dis. (Elle s'approche de la glace et écrit avec le solitaire.) Personne ?

LOUET

Non !

ZÉPHIRINE

« Cher Ernest, je sais que tu me cherches. Nous partons cette nuit pour Caprarola, en passant par Sorano. »

LOUET

Que fait-elle ?

ZÉPHIRINE

Maintenant, nous sommes sauvés, mon cher monsieur Louet.

LOUET

Et comment cela, mademoiselle ?

ZÉPHIRINE

Ernest doit être sur nos traces.

LOUET

Qu'est-ce qu'Ernest, s'il vous plaît, mademoiselle ?

ZÉPHIRINE

Un jeune officier de hussards, mon amour.

LOUET

Un jeune officier de hussards, M. Ernest ! mais je le connais, moi !

ZÉPHIRINE

Un jeune officier de hussards de vingt-cinq à vingt-six ans. Ah ! vous le connaissez ?

LOUET

Mais oui, j'ai voyagé avec lui de Piombino à l'endroit où l'on nous a arrêtés. C'est lui qui a tiré les coups de pistolet sur les bandits ; c'est lui qui m'a dénoncé comme musicien, parce que je lui avais dit...

ZÉPHIRINE

Que lui aviez-vous dit ?

LOUET

Moi ? Rien !... Ah ! c'est votre amant, ce cher monsieur Ernest ? Ah çà ! mais il est donc sorcier ?

ZÉPHIRINE

Comment cela ?

LOUET

Puisqu'il est sur nos traces, dites-vous.

ZÉPHIRINE

C'est moi qui lui ai fait savoir que nous étions ici.

LOUET

Ah !... Mais vous partez demain ?

ZÉPHIRINE

Il trouvera notre itinéraire sur la glace.

LOUET

Ah ! c'est donc cela que vous écriviez avec mon solitaire ? Voilà donc pourquoi vous le gardiez ? Mademoiselle, mille pardons des soupçons exagérés que j'avais conçus ! Au reste, il doit bien marquer, c'est un vrai diamant.

ZÉPHIRINE

Oh ! quand je pense que, demain ou après-demain, je le reverrai, ce cher Ernest !

LOUET

Pardon, mademoiselle, permettez-moi de vous faire une observation.

ZÉPHIRINE

Laquelle ?

LOUET

Comment vous trouvez-vous dans cette société, puisque vous la méprisez tant ?

ZÉPHIRINE

Et comment vous y trouvez-vous, vous-même ?

LOUET

Mais moi, j'y ai été conduit de force.

ZÉPHIRINE

Et moi, croyez-vous que j'y sois venue de bonne volonté ?

LOUET

Alors, ce brigand de capitaine... ?

ZÉPHIRINE

Il m'a vue danser au théâtre de Bologne et est devenu amoureux de moi.

LOUET

Mais c'est donc un athée que ce capitaine, qui ne respecte ni les danseuses ni les contre-basses ?

ZÉPHIRINE

Ce qui me fait le plus de peine dans tout cela, c'est que le pauvre Ernest aura cru que j'étais partie avec un cardinal, parce qu'il y avait, en ce moment-là, un cardinal qui me faisait la cour. Mais silence, voilà Tonino !

Scène VII

Les mêmes, le capitaine.

LE CAPITAINE

Ah ! ah ! vous causez ?

ZÉPHIRINE

Mais oui ; nous renouvelons connaissance, ce cher M. Louet et moi.

LE CAPITAINE

Et où donc vous êtes-vous connus ?

ZÉPHIRINE

Mais au théâtre de Marseille, où j'étais première danseuse, et où monsieur était quatrième basse.

LE CAPITAINE

Tiens, comme cela tombe !

LOUET

Oh ! n'est-ce pas ? cela tombe à merveille.

LE CAPITAINE

À merveille ! Cela te fera une société, ma petite Rina, quand je serai à mes affaires.

LOUET

Une société ?

LE CAPITAINE

Mais oui. En route, elle s'ennuie quelquefois, cette pauvre Rina.

LOUET

Comment ! mais vous ne m'emmènerez pas avec vous, j'espère, capitaine ?

LE CAPITAINE

Si fait.

LOUET

Comment, si fait ?

LE CAPITAINE

Sans doute ; Rina ne peut danser si elle n'a pas de musique.

LOUET

Mais, capitaine, vous allez m'exposer à mille dangers.

LE CAPITAINE

Pas plus que nous, pas moins que nous.

LOUET

Mais c'est votre état, à vous, capitaine, et ce n'est pas le mien.

LE CAPITAINE

Combien touchais-tu à ta baraque de théâtre ?

LOUET

Ma baraque de théâtre !

LE CAPITAINE

Combien touchais-tu ?

LOUET

J'avais huit cents francs, capitaine.

LE CAPITAINE

Eh bien, je te donne mille écus, moi. Va donc chercher un entrepreneur de théâtre qui t'en donne autant.

Scène VIII

Les mêmes, le lieutenant, puis l'aubergiste, entrant tout effaré.

LE LIEUTENANT

Capitaine ! capitaine !

LE CAPITAINE

Qu'y a-t-il ?

LE LIEUTENANT

Les hussards !

LE CAPITAINE

Comment, les hussards ?

LE LIEUTENANT

Oui, les hussards de la grande-duchesse.

ZÉPHIRINE

Oh ! cher Ernest !

LE CAPITAINE

Aux armes ! aux armes ! un cheval pour Rina, un cheval pour le musicien.

L'AUBERGISTE, entrant

Les hussards ! les hussards !

LE CAPITAINE, à Louet

Mille tonnerres ! tu oublies ta basse, je crois ?

LOUET

Moi, capitaine ? Non. Seulement, elle va me gêner.

LE CAPITAINE

Qu'on lui lie sa basse sur le dos, et qu'on le lie sur son cheval.

UN BANDIT

Les chevaux sont prêts.

LE CAPITAINE

En route ! en route !

(Tout le monde se sauve ; on entend des coups de fusil.)

L'AUBERGISTE

Ah ! oui, tirez ! tirez ! ils sont dans le ravin maintenant. Bonsoir, messieurs les Français !

Scène IX

L'aubergiste, Ernest, sautant par la fenêtre.

ERNEST, le sabre à la main

Bonjour, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE

Miséricorde !

ERNEST

Pas un geste, pas un cri ! Ils étaient ici, n'est-ce pas ?

L'AUBERGISTE

Ils en sortent.

ERNEST

Il y avait une femme avec eux ?

L'AUBERGISTE

Une danseuse.

ERNEST

Bien ! (À deux hussards.) Gardez ce drôle ! (Il prend une lampe et cherche.) Rien sur les vitres ! rien sur la porte !... Ah ! sur cette glace, voici : « Cher Ernest, je sais que tu me cherches. Nous partons cette nuit pour Caprarola, en passant par Sorano. » C'est bien ! je sais ce que je voulais savoir. Mettez ce drôle en travers d'un cheval, et en route !

TOUS LES HUSSARDS

En route !

SIXIÈME TABLEAU

Le vestibule d'une riche villa, donnant sur de vastes jardins.

Scène première

Le capitaine, Zéphirine, le lieutenant,
Louet, domestiques, au fond.

LES DOMESTIQUES

Bon retour, capitaine ! Vive le capitaine ! vive...

LE CAPITAINE

Silence !... Ici, ma petite Rina, tu n'as plus rien à craindre, et te voilà dans tes domaines.

ZÉPHIRINE

Dieu soit loué ! il y a assez longtemps que nous courons les champs.

LOUET, à qui un domestique
veut prendre sa basse

Non pas, s'il vous plaît, non pas ! je tiens à conserver ma basse. C'est ma sauvegarde, à moi, sans compter que c'est un excellent instrument, qui me sera fort utile en France, si jamais j'y retourne. (Le domestique insiste.) Mais quand je vous dis que non, mon ami, non ! non !

LE LIEUTENANT, allongeant
un coup de pied au domestique

Eh bien !

LOUET

Oh ! il ne faut pas en vouloir à ce brave homme, monsieur : c'était à bonne intention.

ZÉPHIRINE

Oh ! quelle bonne figure vous faites, mon cher monsieur Louet !

LOUET

Mademoiselle, c'est la première fois de ma vie que je monte à cheval, et je débute par faire quatre-vingts lieues ; de sorte que, physiquement parlant, je suis roide comme ma basse.

ZÉPHIRINE

Voilà donc ce fameux château dont vous m'avez parlé ?

LE CAPITAINE

N'est-il pas de ton goût, petite ?

ZÉPHIRINE

Je le trouve magnifique ; et vous, monsieur Louet ?

LOUET

Un véritable palais, mademoiselle ; je suis tout à fait de votre avis.

ZÉPHIRINE

Ainsi, il est convenu que, dans ce palais, je suis reine ?

LE CAPITAINE

C'est-à-dire que vous avez droit de vie et de mort sur ses habitants.

ZÉPHIRINE

Alors, je désire qu'on me laisse seule dans une chambre, car je ne veux pas me montrer à mes sujets de... Comment s'appelle mon château ?

LE CAPITAINE

Anticoli.

ZÉPHIRINE

À mes sujets d'Anticoli, dans cet équipage : je leur ferais peur.

LE CAPITAINE

Coquette, va !... Voici la chambre demandée.

ZÉPHIRINE

Au revoir !

Scène II

Louet, le capitaine.

LOUET

Pardon, capitaine ; mais, si j'ai bien compris, vous avez parlé de ce château comme d'un domaine vous appartenant. Est-ce une propriété de famille ou un bien patrimonial ?

LE CAPITAINE

Ni l'un ni l'autre, mon cher monsieur Louet. Je n'en ai que l'usufruit. Vous comprenez que, si je possédais un palais pareil, le gouvernement s'en inquiéterait. Non, c'est à un seigneur romain qui me le prête, et à qui je paye une petite rente ; le brave homme est retenu à la ville par sa charge, et il utilise sa maison de campagne en me la louant.

LOUET

Alors, nous serons ici comme des coqs en pâte.

LE CAPITAINE

Pardon, je ne comprends pas bien.

LOUET

C'est juste. Coq en pâte est un gallicisme un peu fort pour un Italien. Je veux dire, monsieur, que nous serons ici à merveille.

LE CAPITAINE

À merveille, c'est le mot. Peut-être faudra-t-il bien, de temps en temps, faire le coup de fusil. Mais ce sont les agréments du métier.

LOUET

Je rappellerai au capitaine que je ne me suis engagé à son service que pour jouer de la basse.

LE CAPITAINE

Mais alors, qu'est-ce que c'est donc que ce fusil et cette carnassière que vous réclamez comme à vous ?

LOUET

C'était à moi effectivement, capitaine. À propos...

LE CAPITAINE

Quoi ?

LOUET

Avez-vous une belle chasse dans vos domaines ?

LE CAPITAINE

Magnifique !

LOUET

Quelle sorte de gibier ?

LE CAPITAINE

Toutes les sortes.

LOUET

Avez-vous des chastres ?

LE CAPITAINE

Des chastres ? Par volées !

LOUET

Alors, je me charge des rôtis.

LE CAPITAINE

Et je vous donnerai trois ou quatre de mes gens pour vous servir de rabatteurs, mon cher monsieur Louet.

LOUET

Merci, capitaine ; mais, si j'osais vous rappeler...

LE CAPITAINE

Quoi ?

LOUET

Encore une autre promesse que vous avez eu la bonté de me faire.

LE CAPITAINE

Laquelle ?

LOUET

Mes... mes cent écus.

LE CAPITAINE

Ah ! c'est juste ! (À un valet.) Vous direz au lieutenant de rendre les cent écus à ce brave homme.

LOUET

Merci, capitaine. Maintenant, j'aurais encore un autre désir, indiscret peut-être, mais n'importe, je voudrais le manifester.

LE CAPITAINE

Manifestez, mon cher monsieur.

LOUET

Si, avec une partie de ces cent écus, on pouvait se procurer un petit peu de linge et quelques habits de rechange... Cette veste me paraît peu convenable, relativement à notre nouveau domicile.

LE CAPITAINE

Je suis heureux d'avoir prévenu vos désirs, et voilà tout ce qu'il vous faut.

LOUET, à un valet qui porte des chemises,
des culottes et des habits

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CAPITAINE

C'est ce que vous demandez.

LOUET

Vraiment ? Ah ça ! mais je suis comme Aladin, je n'ai qu'à souhaiter pour voir mes souhaits accomplis.

LE CAPITAINE

Ne vous arrêtez donc pas en si beau chemin, monsieur Louet, et souhaitez encore quelque chose.

LOUET

Eh bien, capitaine, je souhaite une chambre.

LE CAPITAINE

On s'occupe de vous en préparer une ; mais comme je désire que vous en soyez satisfait, j'ai ordonné certaines petites dispositions, des verrous aux portes, des barreaux aux fenêtres.

LOUET

Oui. Merci, capitaine... Mais, en attendant, où vais-je m'habiller ?

LE CAPITAINE

Habillez-vous ici.

LOUET

Ici ? Diable ! c'est bien en vue, capitaine. Et mademoiselle Zéphirine qui, d'un moment à l'autre, peut sortir de son appartement.

LE CAPITAINE

Bah ! voilà un paravent.

LOUET

Le fait est qu'avec un paravent... Vous vous en allez, capitaine ?

LE CAPITAINE

Oui. Vous comprenez qu'après une absence de six mois, j'ai quelques ordres à donner.

LOUET

Faites, capitaine, faites.

LE CAPITAINE

Je vous laisse ce garçon pour vous servir de valet de chambre.

LOUET

Merci.

Scène III

Louet, le valet, puis Ernest.

LOUET, montrant tous les habillements

Là ! posez cela sur une chaise... Quand je pense que toute cette friperie-là est, selon toute probabilité, le bien de mon prochain... Ouf !... cela fait frémir !... Posez cela sur une chaise, mon ami. Après cela, les Italiens, les Anglais et les Allemands, est-ce du prochain ? Je ne crois pas, attendu que la religion nous dit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et que voilà tantôt vingt ans que, sans interruption, nous envoyons des boulets et des balles à notre prochain ; ce qui n'est pas la preuve d'un grand amour. Mon ami, je vous ai déjà dit de poser cela sur une chaise.

LE VALET

Non capisco.

LOUET

Ah ! oui, voilà le *non capisco* revenu. Cela veut dire qu'il ne comprend pas. C'est bien... Je ne saurais, sans être injuste, t'en vouloir pour cela. Seulement, tu eusses dû me dire tout de suite : « Excusez-moi, monsieur Louet, je ne comprends pas. » Donne, et maintenant, va-t'en, va ! (Il se retourne, le valet le prend par le collet et essaye de le déshabiller.) Non ! non ! j'ai l'habitude de faire toutes ces choses-là moi-même ; je déteste qu'on me touche ; je suis très-chatouilleux... Merci, merci. (Le valet veut le suivre derrière le paravent.) Comment ! il veut entrer dans mon cabinet de

toilette... Mon ami, je n'ai plus aucunement besoin de vous, et je vous prie... Ah ! tu ne comprends pas ? Attends, je vais te faire comprendre ! (Il le prend par le bras et le reconduit jusqu'à la porte, qu'il ferme derrière lui.) Là ! (Revenant.) J'espère qu'on va me laisser un peu tranquille, maintenant. (Il s'enferme dans son paravent.) En vérité ! ce capitaine est brave homme au fond, et s'il tient toutes ses promesses aussi exactement qu'il l'a fait jusqu'à présent ; s'il me paye régulièrement mes appointements de mille écus pour habiter ce château, boire, manger, chasser et jouer de la basse à mes moments perdus, je trouverai la condition assez agréable. J'ai envie de mettre la culotte jaune, moi !... avec le gilet blanc et cet habit bleu... j'aurai l'air d'un marguillier... Oui... mettons la culotte jaune. Que l'on a bien raison de dire : « L'homme propose et Dieu dispose. » Je m'étais proposé, dimanche dernier, de me mettre à l'affût pour le passage des pigeons ; je m'étais proposé de revenir tranquillement le soir à Marseille, de recommencer le lendemain mon petit train de vie... Et voilà que j'ai vu Nice, l'île d'Elbe, Piombino, Grosseto, Chianciano, sans compter ce que je verrai encore. (Il entend du bruit.) Hein ? (Un homme en costume de paysan apparaît à la fenêtre, entre et s'avance avec précaution dans l'obscurité.) J'avais cru entendre quelqu'un... (Le paysan se heurte à la table.) Bon !... je ne me trompais pas... Qui diable vient encore me déranger ?... Il me semble qu'on s'approche de mon paravent... Voyons, voyons un peu. (Il monte sur sa chaise d'un côté, l'homme monte de l'autre sur un fauteuil, de manière qu'ils se trouvent nez à nez.) Eh bien, monsieur... qu'est-ce que c'est donc que cette indiscretion ?

ERNEST

Tiens !... c'est vous, monsieur Louet !

LOUET

Oui, c'est moi, monsieur ; mais comment savez-vous que c'est moi ?

ERNEST

Vous ne me reconnaissez pas ?

LOUET

Je n'ai point cet honneur.

ERNEST

Ernest, officier de hussards, votre compagnon de voyage...

LOUET

Ah ! monsieur Ernest... c'est vous ! Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Ah ! mais non, au contraire, ne vous asseyez pas... Vous savez où vous êtes ?

ERNEST

Oui, je suis à Anticoli. Mais Zéphirine, où est-elle ?

LOUET

Ici, monsieur, ici, dans la chambre à côté. Prisonnière, monsieur Ernest !... prisonnière comme moi.

ERNEST

Bien ! dites-lui qu'elle ne le sera pas longtemps.

LOUET

Ah ! tant mieux !

ERNEST

Dites-lui... Chut !...

LOUET

Qu'y a-t-il ?

ERNEST

Il nous arrive quelqu'un, et je ne me soucie pas d'être vu !

LOUET

Peste ! et vous avez raison.

ERNEST

À cette nuit, monsieur Louet.

LOUET

À cette nuit ?

ERNEST

Oui, et bien des choses à Zéphirine...

LOUET

Je n'y manquerai pas.

Scène IV

Louet, derrière le paravent ; le lieutenant.

LE LIEUTENANT

Eh bien, cher monsieur Louet, où en sommes-nous ?

LOUET

J'achève, monsieur, j'achève.

LE LIEUTENANT

Avec qui donc causiez-vous quand je suis entré ?

LOUET, à part

Ah ! diable ! (Haut.) Je ne causais avec personne ; je parlais tout seul. (Le lieutenant visite le paravent.) Oui, cela m'arrive quelquefois ; j'ai la mauvaise habitude du monologue.

LE LIEUTENANT.

Hum !

Scène V

Les mêmes, Zéphirine, puis le capitaine.

ZÉPHIRINE

Ah ! cher monsieur Louet, comme vous voilà magnifique !

LOUET

Oui, mademoiselle, grâce à la munificence du capitaine, à qui je voudrais bien avoir l'honneur de présenter mes remerciements.

LE CAPITAINE, entrant

Et qui les reçoit de tout cœur, cher monsieur Louet.

(On apporte une table toute servie.)

UN DOMESTIQUE

Son Excellence est servie.

LE CAPITAINE

Je ne sais si vous serez content du cuisinier, mon cher monsieur Louet ; c'est un cuisinier français que l'on dit assez bon. Je lui ai commandé deux ou trois plats provençaux à votre intention.

LE LIEUTENANT, prenant du tabac

dans une tabatière d'or

Des plats à l'ail ?... Ah ! fi donc !...

LOUET, goûtant le potage

C'est de la bouillabaisse.

LE CAPITAINE

Vous avez jeté un coup d'œil sur le parc, monsieur Louet ?

LOUET

Oui, en passant ; vous m'avez dit qu'il était fort giboyeux.

LE CAPITAINE

Rappelez-vous que vous avez promis de vous charger du rôti.

LOUET

Et je vous renouvelle ma promesse, capitaine... Seulement, vous aurez la bonté de me faire rendre mon fusil ; j'en ai l'habitude... Que voulez-vous ! je ne tire bien qu'avec celui-là.

LE CAPITAINE

Voulez-vous un chien, ou n'en voulez-vous point ?

LOUET

Monsieur, j'aime mieux chasser sans chien ; le dernier m'a insulté d'une façon trop cruelle, et j'aurais peur que la chose ne se renouvelât.

LE CAPITAINE

À votre guise, cher monsieur Louet.

UN BANDIT, entrant

Capitaine ! capitaine !...

LE CAPITAINE

Hein ? qu'est-ce ?

LE BANDIT

C'est pour affaire sérieuse.

LE CAPITAINE

Lieutenant, allez ! et tâchez, quelle qu'elle soit, de remettre cette affaire sérieuse à demain.

LE LIEUTENANT

J'y vais.

LE CAPITAINE

Si vous préféreriez, au lieu de chasser, mon cher monsieur Louet, monter à cheval avec nous ?

LOUET

Non, merci ; je n'ai pas l'habitude du cheval, de sorte que ce n'est pas un plaisir pour moi d'y monter, parole d'honneur.

LE CAPITAINE

C'est qu'en un temps de galop, nous aurions poussé jusqu'à Rome.

ROUET

Jusqu'à Rome ?

LE CAPITAINE

Ah ! mon Dieu, oui.

LOUET

Nous ne sommes donc pas très-loin de Rome ?

LE CAPITAINE

À une demi-lieue, tout au plus.

LE LIEUTENANT, de la porte

Capitaine !

LE CAPITAINE

Eh bien ?

LE LIEUTENANT

Venez, c'est très-grave.

LE CAPITAINE

Pardon, chère amie, les affaires avant tout.

ZÉPHIRINE

Faites, monsieur, faites.

(Le capitaine va au fond.)

LOUET, bas, à Zéphirine

Je l'ai vu !

ZÉPHIRINE

Qui ?

LOUET

M. Ernest.

ZÉPHIRINE

Où ?

LOUET

Ici.

ZÉPHIRINE

L'imprudent !

LOUET

Il m'a chargé de vous dire que, cette nuit, vous auriez de ses nouvelles.

ZÉPHIRINE

Ah ! voilà donc les affaires graves qui préoccupent ces messieurs !

LOUET

Comment, vous croyez que nous allons encore avoir des coups de fusil ?

ZÉPHIRINE

Je l'espère bien.

LOUET

Mais c'est donc une Amazone, une Jeanne d'Arc, que cette femme ?... Que je suis bête !... Qu'est-ce que je dis donc là ? (Coups de feu.) Ah ! mon Dieu ! écoutez, mademoiselle !

ZÉPHIRINE

Bon ! voilà que ça commence !

LOUET

Mademoiselle Zéphirine, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas ?

ZÉPHIRINE

Moi, abandonner un ami ? Jamais !

LOUET

Mademoiselle, voilà que ça redouble !

ZÉPHIRINE

Tant mieux ! tant mieux ! Entendez-vous comme les coups de fusil se rapprochent ?

LOUET

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ZÉPHIRINE

Comment ! cela vous contrarie ?

LOUET

Mademoiselle, cela fait plus que de me contrarier, je l'avoue ;

cela m'épouvante

ZÉPHIRINE

Mais, au contraire, vous devriez être enchanté ; si les coups de fusil se rapprochent, c'est que nos ennemis fuient.

LOUET

Je suis enchanté, mademoiselle ; mais je voudrais bien qu'ils ne fuyassent point de notre côté. Ah ça ! mais on s'égorge !

ZÉPHIRINE

Hélas ! oui... Oh ! pourvu qu'il n'arrive rien à Ernest !

LOUET

Mais ils ne sont plus qu'à cent pas d'ici. Tenez, on sent la fumée.

UNE VOIX, en dehors

Arrête ! misérable ! arrête !

ZÉPHIRINE

Ernest ! la voix d'Ernest !

(Elle se précipite vers la porte.)

LOUET, la retenant

Mais où allez-vous ?

ZÉPHIRINE

Oh ! laissez-moi le rejoindre.

Scène VI

Les mêmes, le capitaine.

LE CAPITAINE

Zéphirine ! Zéphirine ! où es-tu ?

ZÉPHIRINE

Silence !

LE CAPITAINE

Zéphirine ! (Il aperçoit la jeune fille, s'élance vers elle et la saisit par le bras.) Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle ? Viens ! viens !

ZÉPHIRINE, résistant

Où voulez-vous me mener ? où voulez-vous me conduire ?

LE CAPITAINE

Viens avec moi, viens !

ZÉPHIRINE

Mais je ne veux pas aller avec vous, moi.

LE CAPITAINE

Comment ! tu ne veux pas venir avec moi ?

ZÉPHIRINE

Mais non ; pourquoi vous suivrais-je ? Je ne vous aime pas, moi. Vous m'avez enlevée de force, je ne vous suivrai pas !... Ernest ! Ernest ! par ici.

LE CAPITAINE

Ernest ! tu appelles Ernest ! Ah ! c'est donc toi qui nous trahissais ?

(Il tire son couteau de sa ceinture.)

ZÉPHIRINE

Monsieur Louet ! si vous êtes un homme, à moi ! à mon secours !

LOUET, saisissant sa basse
et s'élançant vers le capitaine

Ah ! misérable !

(Il lui donne un coup de contre-basse sur la tête. La contre-basse se défonce, coiffant la tête du capitaine ; celui-ci hurle et se débat, mais Louet le tient ferme et l'empêche de se dégager.)

ERNEST, à l'extérieur

Zéphirine !

ZÉPHIRINE, s'élançant

Ernest ! Ernest ! (Elle se jette dans ses bras.) Tiens ! là ! là !

(Elle montre du doigt le groupe de Louet et du capitaine.)

Scène VII

Les mêmes, Ernest et les hussards.

ERNEST

Mort ou vif, entendez-vous ! mort ou vif, il nous le faut !

(Les soldats se saisissent du capitaine.)

LOUET

Il était temps !

(Il tire son mouchoir et s'essuie le front.)

LE CAPITAINE, rageant

Ah ! que je te rattrape !

LOUET

C'est bon, capitaine ; je tâcherai de ne plus me trouver sur votre chemin.

ERNEST

Emmenez ce misérable !

LE CAPITAINE, à part

Heureusement que le geôlier du château est mon ami.

ZÉPHIRINE, prenant Louet par la main

Tiens, Ernest, voilà mon sauveur ; il est venu à mon secours, car je n'avais pas voulu lui céder, à ce monstre de capitaine. N'est-ce pas, monsieur Louet ?

LOUET

C'est l'exacte vérité, monsieur ; elle n'avait pas voulu lui céder.

ERNEST

Maintenant, ma chère Zéphirine, ce qu'il y a de mieux à faire, je crois, c'est de sortir d'ici. À cheval, monsieur Louet !

ZÉPHIRINE

Oui ! oui !

LOUET

Prenez garde, mademoiselle Zéphirine ! vous allez marcher sur un homme... Tiens, ce pauvre lieutenant ! À propos, mes cent écus, autrement dit, mes trois cents francs !

LE BRIGADIER

Enlevez ce drôle et jetez-le dehors.

LOUET

Un instant, attendez, n'enlevez pas. (Il fouille dans les poches du blessé, en tire une bourse et compte.) Il n'y a que quatre cents francs ; mais cela ne fait rien, bah ! Ah ! pendant que nous y sommes, mademoiselle Zéphirine, puisque vous avez retrouvé M.

Ernest, vous n'avez plus besoin de mon solitaire ?

ZÉPHIRINE

Oh ! comment donc ! Tenez, cher monsieur Louet.

LOUET

Bon ! il ne me manque plus que mon fusil et ma carnassière. Y a-t-il quelqu'un qui ait vu mon fusil et ma carnassière ?... Ah ! voilà ! voilà ! je les tiens !

ERNEST

Là !... Eh bien, à présent, cher monsieur Louet, nous allons vous montrer une chose que vous désiriez voir depuis longtemps... Allons, vous autres, fanfares en l'honneur de notre victoire !

(Les trompettes sonnent, le théâtre change ;
on voit toute la campagne de Rome, Rome au fond.)

SEPTIÈME TABLEAU

Scène unique

Zéphirine, Ernest, Louet et les hussards, d'un côté ;
les trompettes sonnantes de l'autre ; paysans et paysannes.

LOUET

Sans indiscretion, monsieur, puis-je vous demander quelle est cette ville ?

ERNEST

Allez, monsieur Louet, c'est Rome !

LOUET

Comment, Rome ? bien vrai ?

ERNEST

Sans doute.

LOUET

Et cette grande maison blanche ?

ERNEST

C'est Saint-Pierre.

LOUET

Ah ! oui : « C'est sur cette pierre... » Oh ! qu'est-ce que je

vois donc à droite de Saint-Pierre ? Chut ! chut ! (Il tire, un oiseau tombe ; il lui envoie son second coup à terre.) Il pourrait repartir.

TOUS

Qu'est-ce que c'est ?

LOUET

Mon chastre, messieurs ! mon chastre !... Ah ! maintenant que me voilà rentré dans mes cent écus, dans ma carnassière, dans mon solitaire, et que j'ai rejoint mon chastre, eh bien, parole d'honneur, je ne regrette pas mon voyage !

DISTRIBUTION

Louet	M. Numa
Le capitaine Garnier	M. Alf. Roger
Ernest	M. Peupin
Un chef de bandits	M. Emmanuel
Le lieutenant	M. Barré
Un aubergiste	M. Videix
Un vetturino	M. Lingé
Un Anglais	M. Désiré
Deuxième Anglais	M. Paul
Un voyageur	M. Serres
Deuxième voyageur	M. Tournot
L'hôtelier	M. Baudouin
Une sentinelle	M. Malines
Un domestique	M. Langlois
Un marin	M. Armand
Un brigadier	M. Marcheville
Zéphirine	M ^{me} Rey.